

Histoire molle

Gilles Josse

Introduction

Contrairement à ce qu'indique son nom, cette histoire n'est pas molle du tout. C'est une simple allusion à « Pulp fiction » de Tarentino, un grand classique de cinéma noir. C'est une histoire déconnante et pseudo redondante qui s'avère finalement tenir debout. Bien sûr, c'est vaguement autobiographique mais c'est plutôt à prendre comme un exercice de style, dans un genre que je n'ai jamais rencontré : tout ça pour vous dire que ce manuscrit est profondément original, à l'image de son auteur.

Joigny, le 5 octobre 2004-10-05

gilles josse
1 r henri bonnerot
89300 joigny, france

03 86 91 44 08
06 37 37 97 94

gilles.josse@wanadoo.fr

I : fin de journée

Il était bientôt vingt heures et le professeur Robert Bosse travaillait toujours sur son ordinateur, qu'il n'avait quitté que pour manger un sandwich jambon beurre à midi. Tous les matins, après avoir pris son petit déjeuner en famille avec sa femme Emilie et sa petite fille Lola, il rejoignait son grand fauteuil de cuir noir et commençait à pianoter sur son clavier, pour une journée de travail qui allait durer près de douze heures. Il avait la chance de pouvoir travailler à son domicile, ce qui lui évitait de perdre un temps précieux dans les embouteillages.

Le professeur Robert Bosse était spécialiste en intelligence artificielle, une sommité dans la profession. C'était un homme grand et mince qui avait su atteindre la quarantaine en gardant la ligne. Il avait un large visage carré et l'air un peu sévère, alors que c'était au fond un homme très doux dans ses manières, à l'intelligence subtile et nuancée.

Il avait installé son bureau à l'étage du pavillon de banlieue qu'il habitait depuis dix ans avec sa petite famille. La pièce était vaste, avec les murs encombrés de rayons de bibliothèque, et donnait plein sud, sur le petit jardin. Par la fenêtre, il pouvait apercevoir Lola jouer à la balançoire, quand elle revenait de l'école. Lola avait six ans, avec le regard sérieux et profond de son père, mais le sourire beaucoup plus facile : c'était une fillette enjouée et très bavarde. Emilie, qui était professeur de mathématiques dans un collège tout proche, s'occupait de suivre la scolarité de sa fille, qui se débrouillait très bien à l'école.

La voix d'Emilie se fit entendre dans l'escalier :

-« Chéri ! Tu viens manger ?! »

-« J'arrive tout de suite ! »

Robert lança la compilation. Son ordinateur était relié par le réseau à une puissante unité de calcul, située dans un bâtiment du campus universitaire, à l'autre bout de la ville. Toute la nuit, la machine allait effectuer des calculs complexes qu'il passerait la journée du lendemain à interpréter et exploiter.

Il rejoignit Emilie et Lola dans la cuisine. L'omelette aux herbes qu'Emilie avait préparée fumait déjà dans les assiettes, répandant sa délicieuse odeur. Robert prit des nouvelles de Lola, qui était allée au zoo en car avec sa classe dans l'après-midi.

-« Tu sais papa, les chimpanzés sont des animaux très intelligents nous a dit la maîtresse. D'ailleurs ça se voit quand on les regarde. »

-« Oui, c'est vrai ma chérie. »

-« On pourrait avoir un chimpanzé à la maison tu crois papa ? »

-« On a déjà un chat et un poisson rouge : tu ne crois pas que cela suffit. »

-« Ben moi, je serai très contente d'avoir aussi un chimpanzé. »

Emilie parla aussi de sa journée. Elle avait rendu des copies aujourd'hui et avait rencontré quelques difficultés avec ses élèves car elle avait diminué la note de certains, qui avaient visiblement triché.

-« Et toi, Robert ? Est-ce que ton travail avance ? »

-« Non, toujours pas : je me sens un peu dans l'impasse en ce moment. »

Robert n'en dit pas plus, ne souhaitant pas rentrer dans des considérations théoriques pointues avec sa femme : son travail l'accaparait déjà suffisamment pour avoir envie de parler d'autre chose le soir.

Après la douche du soir, sa fillette partit se coucher. Il l'accompagna jusqu'à son lit et lui lut une petite histoire. Ils se séparèrent avec un gros baiser sur chaque joue. Lola et son père s'adoraient, bien

évidemment.

Robert rejoignit sa femme dans le salon où elle finissait de regarder un flash sur une chaîne d'information en continu : il était question d'une mission spatiale vers une station orbitale habitée. Un cosmonaute français était parti prendre le relais d'un compatriote, là-haut, à trente six mille kilomètres d'altitude. Emilie éteignit le récepteur.

-« Allez, je nous mets un peu de musique. »

Et elle inséra dans la platine laser le Cd-rom préféré de son mari : les suites pour violoncelle de Bach. Robert était préoccupé par le résultat de son travail des jours derniers et la musique ne le détendit pas comme il aurait souhaité. Emilie, voyant cela, l'invita à lui parler un peu plus en détail de ce qui le préoccupait :

-« Allez Robert ! Une fois n'est pas coutume : dis moi donc ce qui te tracasse... »

-« Tu veux que je te le dise en un mot ? »

-« Vas-y ! »

-« Le Schpountz... Ni plus, ni moins. »

-« Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Que veux-tu dire par là ? »

-« Oh laisse tomber : de toute façon, j'ai l'impression que le Schpountz va me causer des soucis encore pas mal de temps. J'aurais bien l'occasion de t'en reparler. Mais pour le moment, tout ce que je peux t'en dire, c'est que ça m'enquiquine sérieusement : mon travail est au point mort. »

Ils écoutèrent encore un peu de musique puis montèrent rejoindre leur chambre à coucher.

Compilation n°1

A-I : Big_Mac

Je suis prof de math...

Attendez, ne vous enfuyez pas !

Tout petit, je voulais être gendarme ou cosmonaute : gendarme pour le bel uniforme et le sifflet, cosmonaute pour les voyages et l'aventure. Mais ça n'a pas été possible à cause de ma vue. Car j'ai une très mauvaise vue : je suis à la fois myope et astigmat. Ne me demandez pas ce que veut dire astigmat, car je n'en sais rien. Après tout, je ne suis pas docteur. Quoiqu'il en soit, je suis bien obligé de porter des lunettes toute la journée et même la nuit, pour compter les moutons quand je n'arrive pas à m'endormir.

Car je suis aussi insomniaque. Pas étonnant avec mon métier : mes élèves me donnent du fil à retordre plus qu'il n'en faut pour garder un bon sommeil. Je me demande comment ils font pour faire autant de bruit. Je n'aime pas le bruit : ça m'empêche de réfléchir ! C'est à croire que mes élèves n'ont pas besoin de réfléchir. On pourrait penser que je suis à peu près tranquille le matin parce qu'ils dorment, pour s'être couchés trop tard. Pensez-vous : ils se relaient pour faire du chahut. Il y a les élèves du matin et ceux du soir. Les élèves du matin mettent le bazar le matin et font la sieste l'après-midi et les élèves du soir font l'inverse.

Alors parfois, au lieu de compter les moutons la nuit, je compte les jours qui me séparent de la retraite. Mais ça me donne le cafard, car je suis encore jeune. Si j'avais pu être cosmonaute, j'aurais pu compter les étoiles par le hublot de mon satellite géostationnaire et gendarme, j'aurais compté les barbus avec mes collègues, au carrefour : quinze points pour chaque barbu qui passe.

Moi, je suis barbu mais je perds mes cheveux : ça compense. Je suis brun, plutôt petit et je me tiens très droit. Mais même en étant habillé strict et avec quelques centimètres de talons, j'ai le plus grand mal à forcer le

respect de mes élèves : je suis un prof chahuté.

Tout petit déjà, j'étais maltraité par mes camarades : ils m'appelaient « tête à claques » ou bien encore « niquedouille » et me bouscullaient pour un oui ou pour un non. Il faut dire que tout petit déjà j'étais petit, raide et emprunté. J'étais aussi très timide avec les filles mais ça ne les dérangeait pas vraiment, pas plus qu'aujourd'hui : je vis seul avec mon chat, que j'ai appelé « Pythagore » et mon poisson rouge, « Euclide ». Je n'ai pas eu besoin de faire castrer Euclide. D'ailleurs, si ça se trouve, c'est une femelle !

J'habite un trois pièces au rez-de-chaussée d'un HLM plutôt bruyant. Bien sûr, mon salaire me permettrait certainement de louer une petite villa isolée, mais j'y répugne. Bizarrement, les bruits de plomberie et l'écho des télévisions me rassurent, le soir, dans mon lit, quand le sommeil tarde à venir. Ce sont des bruits que je tolère car j'y suis habitué depuis des années. En revanche, je n'aurais accepté pour rien au monde d'être en étage car j'ai le vertige. Et puis, si j'habitais une villa, il y aurait une pelouse à tondre et je suis sûr que je détesterais ça : j'ai la bosse des maths, mais pas la main verte.

En dehors de mes heures de cours, en journée, je joue du violoncelle, toujours la même chose : les suites pour violoncelle de Bach. Ça me transporte de l'intérieur, ça me déchire, ça me défoule de tous mes tracas quotidiens. Je n'ai pas de problèmes avec les autres locataires car je ne joue que pendant la journée, quand ils peinent au travail. Pythagore n'aime pas Bach : il miaule, demande à sortir et rentre pour le repas du soir. Euclide n'a pas l'air de s'en plaindre, lui.

Le soir, je mange du riz et une salade de crudités, jamais de charcuterie. Chaque fin de mois, j'achète une pizza ou je prépare un grand plat de spaghettis à la bolognaise, que je fais glisser avec une bouteille de Chianti. Le vin me rend bien gai mais aussi l'idée que la retraite approche, tout doucement, mais sûrement.

Après le repas, je rejoins mon bureau et mon ordinateur pour la soirée. Cette fois-ci, Pythagore me rejoint

pendant qu'Euclide reste seul dans son bocal, dans la salle de séjour. Pythagore s'installe sur son coussin pendant que je me mets au clavier. Je ne me couche jamais avant minuit, passant plusieurs heures à surfer sur Internet ou à essayer des logiciels en écoutant de la musique en sourdine. Parfois je discute en ligne avec des inconnu(e)s ou je poste des messages sur des forums. J'ai choisi pour nom de scène « Apollo ». Quand je pense que mes élèves m'ont surnommé « Big_Mac » !

J'en ai longuement parlé à mon psychanalyste, que je vois une fois par semaine, dans son cabinet feutré du centre ville. D'ailleurs, je passe mes séances à lui parler de mes élèves et à lui raconter tout ce qu'ils me font subir. Lui, d'ordinaire si réservé et silencieux, n'a pu s'empêcher de rire quand je lui parlé de cet affreux surnom qui se moque de mon physique malingre.

Jusqu'à l'année dernière, je trouvais la réalité virtuelle beaucoup plus agréable à vivre que ma vie réelle. C'est au point que si l'on m'avait demandé ce que j'emporterais sur une île déserte, si je ne devais emporter qu'une seule chose, ça n'aurait pas été ma télévision ni mon violoncelle, mais mon ordinateur.

Mais un grain de sable est venu s'insinuer dans ma vie de célibataire rangé, réglée comme une horloge.

A-II : Le grain de sable

Le grain de sable est venu de mon ordinateur. C'était au mois de janvier dernier. J'avais quitté mon clavier quelques instants, le temps d'aller chercher une tasse de la tisane de menthe que j'avais préparée pour la soirée.

En revenant dans le bureau, ma tasse à la main, je constate que l'écran de mon ordinateur est noir.

-« Zut, encore une micro-coupure de courant ! Si ça continue, je vais finir par m'acheter un onduleur... »

Décidément, le courant est vraiment de mauvaise qualité dans la région. Pythagore acquiesce en étirant ses pattes. Je me rassois dans mon grand fauteuil de cuir à roulettes à faire pâlir de jalousie un cosmonaute, et je constate que l'écran n'est pas tout à fait noir. Dans le coin supérieur gauche, je peux lire :

« Toc Toc Toc... Réveille-toi Apollo !!! »

Ca me rappelle vaguement une histoire que j'ai entendue quelque part, mais impossible de me rappeler quoi ! Puis je pense à l'intrusion d'un hacker dans mon ordinateur ou à un virus vicieux, et puis non : mon firewall est bien paramétré et mon anti-virus à jour. A tout hasard, comme pour me rassurer, je demande :

-« Pythagore, tu as touché à quelque chose pendant que j'étais parti ? »

Pythagore me répond en miaulant d'un air désapprobateur. Moi, bizarrement, au même moment j'entends une voix inconnue dans ma tête, une petite voix pointue qui dit :

-« Ca va pas la tête ! Dans un ordinateur, même la souris n'est pas mangeable... »

Je regarde l'heure à ma montre : bon sang, il est 6 h 50 du matin. Je viens de passer une nouvelle nuit blanche derrière mon clavier. Je n'ai plus le temps de faire un

petit somme avant d'aller en cours à huit heures. Mon regard se porte de nouveau vers mon écran où une nouvelle phrase apparaît :

« Suis le lapin blanc... »

Je me mets à pianoter furieusement sur les touches de mon clavier, mais rien ne se passe : rien à faire, l'ordinateur semble verrouillé. De toute façon, je n'ai pas le temps de m'occuper de ça avant de partir pour le collège. Je coupe le courant et je me dirige vers la salle de bain, pour aller prendre ma douche. Pythagore ne l'entend pas de cette oreille et me barre le passage sur le seuil, en miaulant et en faisant le gros dos. Moi, j'entends :

-« Dis donc : et ma pâtée !? »

Ah oui, c'est vrai, j'avais oublié la pâtée de Pythagore. Mais ça m'étonne tout de même un petit peu d'entendre sa voix flûtée. Etant donné son embonpoint, je lui aurais bien vu une voix plus grave. Evidemment, la petite amputation que lui a fait subir le vétérinaire a dû jouer...

Je repars donc vers la cuisine et je remplis la gamelle de mon chat ventriloque. Ce faisant, je me remémore mon repas de la veille au soir. Riz et salade verte, comme d'habitude : je ne vois rien de suspect. Pendant un moment, j'émet des doutes au sujet de la tisane : et si c'était de la marijuana ? Non, impossible : elle vient du supermarché, directement en petits sachets. Je sais bien que des psychopathes s'amuse parfois à empoisonner des denrées dans les supermarchés mais, de toute façon, ma tisane avait bien le goût de menthe.

Me voilà sous la douche. Zut, j'ai oublié de nourrir le poisson rouge : est-ce qu'il va m'engueuler, lui aussi ? Je finis de me laver : on verra bien...

J'ai donné sa nourriture à Euclide avant de prendre mon petit déjeuner et il n'a pas semblé incommodé par mon retard : en revanche, j'ai distinctement entendu un rot lorsqu'il a laissé échapper une bulle d'air. Etonnant ! Je me demande si je suis bien en état de faire cours ce matin. Je prends tout de même ma sacoche de cuir et je

descends retrouver ma 205 sur le parking de la cité.

Me voilà parti pour le collège quand la routine, déjà bien bouleversée, subit un nouvel accroc : au premier feu rouge, je me retrouve arrêté derrière une deux chevaux. Pas de quoi faire parler un chat, me direz-vous...

Erreur ! Sur la vitre arrière, bien en évidence, se trouve collé un autocollant de publicité pour Playboy : un gros lapin blanc. Je ne crois pas aux coïncidences mais là, je suis sonné. La phrase, écrite comme par magie sur l'écran noir de mon ordinateur, résonne dans ma tête :

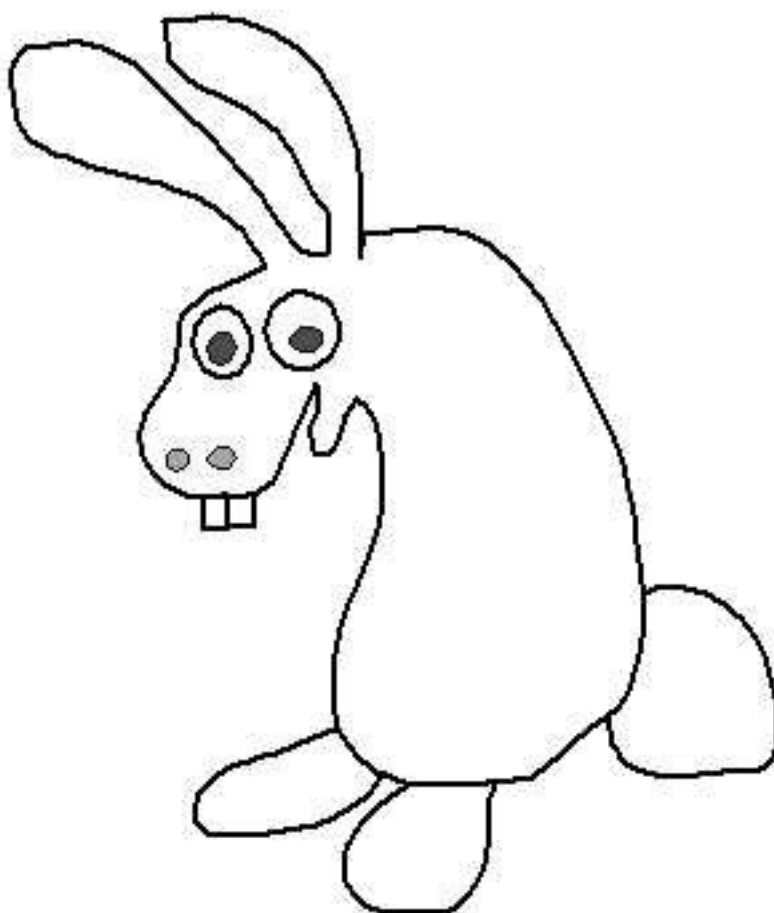
« Suis le lapin blanc... »

Quand le feu passe au vert, la deux chevaux démarre au pas, avec son clignotant pour tourner à gauche. Une femme, blonde, au volant, me regarde avec insistance dans son rétroviseur. Ma route pour le collège, c'est tout droit : je ne vais tout de même pas la suivre ! Et pourtant si... Après tout, qu'est-ce que j'ai à perdre ? Les journées ordinaires au collège sont déjà bien chargées de soucis. Alors qu'attendre d'un jour comme celui-ci, où mon chat m'engueule et où mon poisson rouge me rote à la figure. Les élèves sont capables de bien pire. Et puis, je suis si peu absent : jamais un rhume, jamais la grippe, toujours à l'heure, une vraie catastrophe pour mes élèves.

Je mets mon clignotant pour tourner à gauche, et j'emboîte le pas à la deux chevaux. La conductrice accélère et me mène de feu en feu, jusqu'à la route nationale qui traverse la ville, tout en vérifiant de temps en temps dans son rétroviseur que je n'ai pas perdu sa trace. Nous partons plein sud et nous roulons une trentaine de kilomètres, avant de prendre une route de campagne. J'ai fini par me détendre, malgré la grisaille de ce jour de janvier venteux et pluvieux. Je regarde ma sacoche de cuir, abandonnée sur le siège voisin, et je souris : c'est mon tour de sécher les cours.

La deux chevaux au lapin blanc s'engage à faible allure sur un parking recouvert de gravier, désert, et me fait signe de m'arrêter. J'obtempère et je m'apprête à rejoindre la femme pour faire connaissance. Mais à peine

suis-je descendu de ma voiture qu'elle redémarre et repart, en me faisant un signe d'adieu de la main. Je ne saurais jamais comment s'appelle cette mystérieuse blonde.



A-III : Lola

Je balaie l'horizon du regard. Le parking se trouve au beau milieu des champs, face à une enceinte grillagée où s'ouvre un grand portail. Le vent soufflant dans les tubes du portail produit une vibration lancinante et lugubre. Il bruine et je n'ai pas trop fait attention au temps, quand je me suis habillé ce matin : j'avais d'autres préoccupations en tête. Je remonte le col roulé de mon pull noir.

Des aboiements résonnent dans ce paysage sinistre. Rien d'étonnant à cela : en m'approchant du portail, j'ai pu lire sur un petit panneau de métal que ce lieu est un refuge pour animaux abandonnés. J'aperçois les enclos où des chiens hurlent.

J'ai l'impression passagère que les choses s'arrangent pour moi. En effet, derrière ces hurlements, je ne perçois aucun mot distinct à l'intérieur de ma tête, comme tout à l'heure avec Pythagore. J'entre par le portail et je m'approche tranquillement de la maisonnette où l'on accueille les visiteurs. En passant devant un enclos grillagé, où sont logés une poignée de chats, je suis forcé de déchanter. L'un d'eux miaule et j'entends :
-« J'ai faim ! Je veux sortir ! J'ai faim ! Laissez-moi sortir... »

Je regarde à l'intérieur de la maisonnette, par la porte vitrée, avant de m'aventurer à entrer : personne. Je sonne et j'entre. Un comptoir barre le fond de la pièce, devant une porte qui donne vers l'arrière-salle. J'entends :

-« Merde alors, j'en ai marre d'attendre. »

-« Excusez-moi, j'étais là avant vous. »

-« Pardon Madame, pouvez-vous m'indiquer où sont les toilettes. »

C'est un couple de perruches vertes qui fait tranquillement la causette, dans une cage, à côté d'un présentoir à prospectus. Je m'avance vers le comptoir et j'attends un petit moment, pendant que les oiseaux continuent leur bavardage. Personne ne vient. Une odeur de pâtisserie flotte dans l'atmosphère. Je m'appête à retourner sonner quand l'une des perruches lance un sonore :

-« Jeannine !!! Y'a quelqu'un !!! Jeannine !!! »

Et comme par magie, une femme créole assez âgée arrive de l'arrière-salle, en traînant les pieds. Elle porte un plat avec des madeleines toutes chaudes, qu'elle pose sur le comptoir.

-« Bonjour Monsieur Apollo : je vous attendais. »

Je suis interloqué. Comment...

Décidément, la journée est riche en surprises. Mon ordinateur me donne des ordres, les animaux parlent, et voilà maintenant qu'une parfaite inconnue connaît mon nom de scène, que je n'utilise que sur Internet. Elle poursuit :

-« Vous êtes bien Monsieur Apollo ? Vous avez l'air surpris... »

-« A vrai dire, je ne m'attendais pas à être attendu chez vous ? Allez-vous m'expliquer ? »

-« Ben à vrai dire, y'a pas grand chose à expliquer. On m'a téléphoné il y a deux jours, pour m'annoncer qu'un certain Monsieur Apollo viendrait prendre livraison du chimpanzé aujourd'hui, en début de matinée. Alors j'ai supposé... »

-« Oui, en effet... »

-« Ne vous inquiétez pas pour les perruches : elles ont l'habitude ! »

Au même moment, en reculant, abasourdi, je bouscule la cage des volatiles.

-« Mais... Vous saviez que j'allais bousculer la cage ? »

-« Tout le monde la bouscule ! »

Elle me lance un sourire édenté et reprend :

-« Prenez une madeleine, Monsieur Apollo : elles sortent du four. »

Pendant que je grignote une madeleine, elle me rejoint devant le comptoir :

-« Si vous voulez bien m'accompagner... »

Je la suis jusqu'à un appentis où règne une odeur forte, nettement moins agréable que celle des madeleines. Derrière les barreaux d'une cage, dans la pénombre, sur une litière de paille, un chimpanzé s'épouille tranquillement en mangeant une banane.

-« voilà la bête ! C'est une femelle âgée de trois ans. Ses vaccinations sont à jour. Tous les papiers sont en règle. »

Moi, bêtement, je réponds :

-« Très très bien ! Et elle s'appelle comment ? »

-« Sur son carnet de vaccination, c'est écrit qu'elle s'appelle « Bug » : drôle de nom pour un chimpanzé ! »

A ce moment, du fond de la cage, monte un grognement :

-« Ne l'écoute pas ! Elle ne sait pas ce qu'elle raconte. Mon nom à moi, c'est Lola ! »

Je me disais aussi ! Lola, c'est tout de même plus féminin.

Me voilà au volant de ma voiture. Lola est assise à côté de moi. Elle a bouclé sa ceinture de sécurité. Nous nous regardons et elle m'adresse un grand sourire qui découvre ses dents bien jaunes à la racine. Avant d'éclater de rire, elle grogne :

-« On va où ? Chez toi ou chez moi ? »

Lola a le sens de l'humour : c'est déjà ça !

Moi, finalement, j'ai suivi une blonde aussi jolie que mystérieuse sur des kilomètres, et je reviens à la maison avec un chimpanzé femelle.

A-IV : L'installation

Quand nous arrivons sur le parking de la cité, en sortant de la voiture, nous croisons un groupe d'enfants, dont plusieurs font partie d'une de mes classes. Ils nous saluent bruyamment, avec force sous-entendus :

-« Bonjour Monsieur Bosse ! Bonjour Madame ! Belle journée pour aller se promener... »

-« Elle est bien belle votre nouvelle copine Monsieur Bosse ! »

Au début, je pense qu'ils se moquent de moi, en donnant du « Madame » à Lola. Et puis nous croisons la femme de ménage de l'immeuble, qui passe la serpillière dans la cage d'escalier, et elle aussi appelle Lola, « Madame ». Et Lola qui répond en grognant :

-« Bonjour les enfants, bonjour Madame ! »

Dans l'appartement, Lola trouve tout de suite sa place : elle s'installe dans le fauteuil, en face de la télévision, et elle me réclame des bananes. Il faut dire qu'il est presque midi. Par chance, j'en ai une douzaine dans ma coupe à fruits, qu'elle engloutit sur le champ, pendant que j'avale un sandwich au jambon.

Pythagore a quitté son coussin dans le bureau, pour faire connaissance avec la nouvelle venue :

-« Salut ! Moi c'est Pythagore, mais je préfère Pyth, c'est plus cool. Le poisson, c'est Euclide. Et toi ? »

-« Moi, c'est Lola et mon diminutif, c'est Lolo. »

-« RooAAAttt ! » acquiesce Euclide, en lâchant une grosse bulle.

L'après-midi, j'ai deux heures de cours et je pars en avance pour le collège, afin de finir de corriger quelques copies. Je ne suis pas trop inquiet de laisser

ma ménagerie parlante sans surveillance : en tout cas beaucoup moins que de laisser une classe de jeunes humains en autodiscipline. La nouvelle de l'arrivée de Lola dans ma vie de célibataire endurci a déjà fait le tour de l'établissement. Son rapprochement avec une absence en dehors de mes habitudes semble ouvrir de nouvelles perspectives aux élèves, qui s'en réjouissent. Un jeune enthousiaste me demande même ingénument « si on va faire des bébés », d'autres « si je vais déménager » et d'autres encore « si je vais gagner plus ».

C'est fou de voir à quel point notre statut de prof est mal connu du public : pour les élèves comme pour leurs parents, un prof est une sorte de nabab, censé bénéficier d'émoluments très confortables, assortis d'avantages divers et variés. Enfin ça reste vrai pour les populations aux revenus modestes. Chez les classes plus aisées, le prof est méprisé : c'est un travaille-peu, gagne-petit, frileux et étriqué dans ses pensées. Dans les deux cas, on se trompe : le prof est un petit fonctionnaire, ressortissant de la classe moyenne. Il travaille modérément, pour un salaire modéré, dans des conditions de travail souvent moyennement satisfaisantes.

D'ailleurs, la moyenne est une des préoccupations de tous les jours du prof. Car, en moyenne, ses élèves doivent avoir la moyenne à la fin de chaque trimestre, s'il ne veut pas avoir d'ennuis : ni trop, ni trop peu, il faut viser autour de douze pour le plus grand nombre. Pas dix mais douze, car dix est une moyenne trop moyenne pour contenter un parent d'élève.

Après ces cours où je suis chahuté plus qu'à l'habitude, du fait de l'arrivée de Lola dans ma vie, j'aspire plus que jamais à retrouver mon violoncelle. Mais quand j'entre dans la cage d'escalier de mon HLM, quelle n'est pas ma surprise d'entendre venir à moi cette musique qui me réjouit tant. En entrant dans mon appartement, je vois Lola, assise sur une chaise, jouant les suites de Bach en virtuose. Elle y met une émotion que je ne suis encore jamais parvenu à atteindre, malgré une pratique assidue. Je m'assois sur le canapé et je l'écoute jusqu'au soir, pendant que Pythagore vaque à ses occupations, dehors.

Quand elle s'arrête enfin de jouer, je ne peux m'empêcher de l'applaudir et de lui demander :

-« Mais où donc as-tu appris à jouer comme ça ? C'était merveilleux ! »

-« Ben cette bonne blague ! Au conservatoire, pardi ! »

C'est Pythagore qui m'a répondu. Il vient juste de rentrer dans l'appartement par la fenêtre du balcon. Il a raison, je pose parfois des questions idiotes...

Le violoncelle a rejoint son étui. Nous avons bavardé de choses et d'autres avec Lola, comme un vieux couple. C'est l'heure des informations du soir à la télévision.

-« Je peux ? » demande-t-elle en s'emparant de la télécommande.

-« Bien sûr ! »

Tout est comme d'habitude au journal télévisé : guerres, incendies, attentats... A ceci près que Claire Chazal s'est transformée en chimpanzé sur la une. A tout hasard je change de chaîne mais il faut bien se rendre à l'évidence : les chimpanzés ont envahi le petit écran !

-« Dis donc Lola, tu ne remarques rien d'anormal à la télévision ce soir ? »

-« Non. Pourquoi ? Il y a quelque chose qui te tracasse ? »

-« Non, rien de grave. Laisse tomber ! »

Je quitte le canapé de cuir noir pour aller préparer le repas. Dans son bocal, Euclide n'arrête pas de roter : il va falloir que je m'habitue. Tout est là : une simple question d'habitude.

-« Tu veux manger quoi ce soir Lola ? Je n'ai plus de bananes. »

-« Fais des pâtes, si tu veux : j'adore les pâtes. »

Et c'est parti pour un plat de spaghettis à la carbonara. Je ne prends même pas la peine de demander à Lola si elle aime les lardons. Après tout, chacun son tour de s'habituer à la nouveauté.

Nous avons mangé en silence, avec bon appétit. Lola a dévoré son assiette de pâtes et a repris deux fois du camembert. Je lui demande :

-« Au fait Lola, tu viens d'où ? »

-« Ben du refuge où tu es venu me chercher ce matin. »

-« Oui mais à part ça, tu es originaire d'où ? »

-« D'Afrique cette bonne blague ! Tu as déjà vu des chimpanzés d'Asie toi ? » Répond fort à propos Pythagore. Avant ce jour, je n'avais pas remarqué à quel point mon chat était impertinent.

-« Pourtant, tu n'as aucun accent. »

-« C'est parce que j'ai fait mes études au lycée français. »

J'en viens à me dire qu'il y a une explication logique à tout. Tant qu'on ne la connaît pas, on est plongé dans la perplexité. Mais quand on a l'explication, tout devient clair.

-« Bon Lola, je vais te laisser pour aller rejoindre mon ordinateur. Comment on fait pour cette nuit : je t'installe un matelas ? »

-« Non non, pas la peine. Donne moi juste une couverture. Je coucherai sur le fauteuil. »

-« Et hum, pour faire tes besoins, tu as besoin d'une litière ? »

-« Tu me prends pour un chat ou quoi !? »

A-V : Robert l'ordinosaure

Je m'installe en face de mon écran, dans mon superbe fauteuil de cuir à roulettes : un vrai fauteuil de directeur. J'en suis très fier. Je me le suis payé comme cadeau d'anniversaire pour mes trente ans, il y a trois ans. Ca n'était pas du luxe : il faut être bien équipé lorsqu'on passe plusieurs heures devant un ordinateur.

J'essuie mes lunettes et mon écran avec une chiffonnette et j'appuie sur le bouton d'alimentation. Je suis un peu inquiet. Que va-t-il se passer ? Va-t-il redémarrer normalement ?

Pas du tout. L'écran reste noir puis, au bout d'un petit moment, une phrase apparaît à l'écran :

« Qui êtes vous ? Veuillez vous identifier : _ »

Je tape : « Pierre Bosse »

« Utilisateur inconnu _ »

Je tape : « Apollo »

« Bienvenue chez Robert l'ordinosaure »

« Que désirez vous faire ? »

« Choix n°1 : jouer »

« Choix n°2 : jouer »

« Choix n°3 : jouer »

« Choix n°4 : autre choix »

« Entrez votre choix _ »

Je fais le choix n°4. Je ne vois pas pourquoi je jouerais avec Robert l'ordinosaure. Je ne le connais même pas. Et puis jusqu'à hier, j'avais un ordinateur et c'était moi qui commandais : j'aimerais bien qu'on m'explique...

« Très bien Apollo ! Vous avez choisi de jouer avec Robert l'ordinausore. »

« Choix n°1 : jouer à un jeu violent »

« Choix n°2 : jouer à un jeu pour enfant »

Je me demande à quoi Robert va bien pouvoir me faire jouer, vu que je n'ai aucun jeu installé sur mon disque dur. Je fais le choix n°1.

« Vous avez choisi de jouer à un jeu violent »

« Nous allons jouer à marabout_bout_de_ficelle »

« Je commence : »

« marabout _ »

C'est à moi de jouer :

« bout de bois »

Robert :

« bois sans soif _ »

Zut, je suis bloqué ! Robert est vraiment très fort et il le sait :

« Apollo, vous avez perdu ! »

« Voulez vous refaire une partie ? _ »

Moi : « Oui »

« Désolé, Robert n'a plus envie de jouer à ce jeu idiot »

« Robert va vous laisser pour ce soir afin d'aller rejoindre des collègues ordinosaires pour jouer au pendu en réseau »

« Au revoir Apollo... »

Et plouf, voilà mon ordinosaire qui s'éteint tout seul. D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi je dis « mon » ordinosaire : j'ai bien l'impression que Robert n'a ni Dieu, ni maître. Voilà, c'est tout à fait ça : un ordinosaire, c'est un ordinateur anarchique, qui fonctionne en autogestion.

Qu'est-ce que je vais devenir sans mon ordinateur ? Jouer à la belote ou aux échecs avec Lola ? Ca ne m'enchanté pas tellement, mais ai-je bien le choix ? Je me sens un peu dégoûté.

Je retourne dans la salle à manger pour rejoindre Lola qui regarde « Ça se discute » avec le présentateur vedette Jean-Luc Delarue. Enfin, avant c'était lui qui présentait l'émission : ce soir c'est un gorille.

-« Ca parle de quoi Lola ? »

-« C'est sur la chirurgie esthétique. »

-« Je ne savais pas que les singes avaient recours à la chirurgie esthétique. »

-« Où tu vois des singes, toi ? »

Je me mets en colère et je crie :

-« PARTOUUUUUUUUUUUUT !!!!!!! »

-« Tu ferais bien d'aller te reposer toi : tu as cours demain matin... »

Elle a raison. Je me lève et je m'apprête à partir.

-« Tu ne m'embrasses pas ? Tu fais la tête »

Bon sang : j'allais partir me coucher sans l'embrasser ! C'est fou ça ! Pourtant je ne me rappelle pas l'avoir fait auparavant. Ca n'est pas grave, je m'exécute. Elle a la joue piquante.

A-VI : Vie de couple

Depuis ce premier après-midi où j'ai entendu Lola jouer du violoncelle à la perfection, j'ai décidé de ne plus toucher mon instrument, dont je me sens maintenant indigne, et jour après jour, je suis devenu l'auditeur privilégié de Lola. Avec un jeu comme le sien, elle aurait pu faire carrière. Son répertoire est plus étendu que le mien et elle me fait découvrir le jazz et même la country music, tout ça avec mon violoncelle. Parfois, je l'accompagne au tambourin ou au triangle.

Le soir, après son repas composé de fruits et de légumes, Lola regarde la télévision pendant que je vais rejoindre Robert l'ordinosaure pour une partie de marabout ou un pendu. Il m'a expliqué qu'il était un ordinateur indépendant, ce qui veut dire qu'il est son propre patron. Ca, je l'avais bien remarqué. C'est un des tout premiers modèles d'ordinosaure, ce qui fait qu'il n'est pas encore très évolué. De temps en temps je lui passe au scanner des pages de l'encyclopédie universalis pour enrichir sa base de connaissances. Pour me remercier, il m'imprime des photos de « femmes » nues : des chimpanzés femelles qui cueillent des bananes sous les tropiques...

Lola adore les émissions de télé réalité et les débats organisés autour d'expériences de téléspectateurs, invités à commenter les particularités de leur vie. Souvent d'ailleurs, je délaisse Robert pour venir la rejoindre et nous mangeons des chips et des cacahuètes devant le petit écran. Pendant ce temps là, Robert compute des données.

Lola et moi, nous faisons chambre à part pour le moment. Après tout, ça n'est pas une histoire d'amour qui nous réunit, même si je me reconnais bien des affinités avec elle. Elle dort sur le fauteuil, dans la salle de séjour, sous une couverture écossaise pendant que je rejoins mon

grand lit, dans la chambre.

Lola m'accompagne au supermarché sans que ça pose de problèmes : les vigiles lui sourient. Il faut dire qu'elle n'a pas le poil frisé. Ça doit être un chimpanzé occidental, car elle n'a pas d'accent non plus. Elle s'installe dans le porte enfant du chariot, et je la traîne dans les rayons avec un peu de peine, car elle doit bien peser une soixantaine de kilos. Nous terminons nos courses par le rayon fruits et légumes, où le chariot s'alourdit considérablement : qu'est ce que ça bouffe un chimpanzé ! En dehors des bananes, des carottes et du chou-fleur, dont elle est très friande, Lola raffole également des pâtes.

Elle ne crache pas non plus sur le vin et nous avons pris l'habitude d'accompagner nos repas d'un petit Côtes du Rhône, acheté en vrac chez un caviste. Parfois, nous prenons l'apéritif, avant le repas du soir, au moment du journal télévisé. Un petit blanc sec fait parfaitement l'affaire, même si Lola ne dédaigne pas le whisky. Ce changement dans mon alimentation n'a pas manqué d'avoir des conséquences sur mon poids. Moi qui étais auparavant sec et nerveux, j'ai les formes qui se sont arrondies et j'ai pris plusieurs kilos.

A la fin de notre premier mois de vie commune, j'annonce à Lola :

-« Ce soir c'est fête ! Je vais acheter une bouteille de Chianti et une grosse pizza Marguerita. Ca te fait plaisir ? »

-« Bien sûr mon Pipou ! »

Elle a pris l'habitude de m'appeler comme ça, alors que je m'appelle Pierre. Au début, j'ai bien essayé de protester mais il n'y a rien eu à faire : les chimpanzés sont des animaux très déterminés et tenaces.

-« Et pourquoi ne pas aller manger tout ça dans une pizzeria du centre ville ? »

J'ai envie de lui répondre : « Parce que les chimpanzés ne sont pas admis dans les restaurants ». Et puis je me rappelle qu'on n'a fait aucune difficulté pour qu'elle entre au supermarché. Je me demande encore pourquoi...

-« Euh, pourquoi pas ! Ça te ferait plaisir ? »

-« Bien sûr ! Mais je n'ai rien à me mettre. »

-« Comment ça rien à te mettre ? »

-« Une jupe, un chemisier, des habits quoi ! »

Je n'avais pas envisagé la question sous cet angle. Je m'étais habitué à voir sa poitrine velue et son cul rouge et pelé, lorsqu'elle me tourne le dos.

Et nous voilà parti vers les boutiques de mode de la zone piétonnière. C'est la fin de l'après-midi et les rues sont quasiment désertes : il fait froid et gris. Lola jette son dévolu sur la boutique « Tout feu - Tout cuir ». Je suis pris de vertige au moment d'entrer dans le magasin bourré de tenues de motards. Si on me voyait ? Un élève ou un parent d'élève : la catastrophe. J'ai bien envie de lui laisser ma carte bleue et d'aller l'attendre dans un café au coin de la rue : elle connaît le code de toute façon.

-« Tu es sûre que tu ne veux pas aller chez Naf-Naf, c'est à deux pas ? »

-« Allez Pipou, pas d'enfantillage ! »

Et elle m'entraîne par le bras. La porte sonne à notre passage et une vendeuse nous accueille gentiment :

-« Bonjour Messieurs Dames ! Je peux vous aider ? »

J'ai envie de lui demander de me faire la respiration artificielle : je n'arrive pas à m'habituer à ce qu'on appelle Lola, « Madame » ! Un doute s'insinue dans mon esprit. Et si Lola n'était pas un chimpanzé mais une véritable femme, que je sois seul à voir ainsi ? Ça expliquerait pourquoi on lui donne du « Madame ». Mais quel genre de femme pourrait-elle bien être pour ressembler si fort à un singe ? Je parierais plutôt pour une petite brune plutôt que pour une grande blonde, mais allez savoir... Si ça se trouve, ma vue s'est détériorée ces derniers temps, à force de rester des heures devant l'écran de mon ordino-saure. Je décide de prendre rendez-vous chez l'ophtalmo dès que possible.

Lola est partie fouiller dans les rayons avec la vendeuse. Elle a l'air de savoir ce qu'elle veut. Elle se dirige vers la cabine d'essayage, au fond du magasin, avec quelques vêtements sur le bras. Je la vois ressortir quelques instants plus tard. Elle a passé un chemisier blanc, sur lequel elle a enfilé une courte veste de cuir

noire avec des chaînettes de métal aux épaules, et un short noir. Elle a l'air toute petite, dressée sur ses jambes arquées, dans le magasin sombre et haut de plafond.

-« Comment tu me trouves ? Ça te plait ? »

C'est la première fois que j'accompagne une « femme » dans un magasin de vêtements. Je bredouille que tout est bien, tout est parfait. La vendeuse confirme que « ça vous va très bien Madame ! ». Pesé, emballé, payé, nous ressortons, direction le magasin de chaussures. Lola est toute habillée maintenant et elle a ajouté à sa tenue une casquette de motard cloutée, avec un aigle au-dessus de la visière. A ses côtés, j'ai un peu l'impression de me rendre à une soirée sado-masochiste. Pour couronner le tout, dans le magasin de chaussures, elle complète sa tenue avec des chaussures façon bottes de troupe, les seules dans lesquelles ses pieds en forme de mains acceptent de rentrer.

Après nos emplettes, nous passons un moment au chaud dans un café, en attendant l'heure du dîner. Dehors, le vent souffle les papiers gras venus du Mac Donald's voisin. Je sais bien que les enfants adorent y manger, mais qu'est-ce que c'est polluant un Mac Donald's, beaucoup plus qu'un trois étoiles au guide Michelin ! Le café est vieillot, avec un zinc antique et des tables en formica. Nous commandons un grog pour nous réchauffer. Quelques piliers de comptoir commentent l'arrivée des courses rediffusées à la télévision.

L'un deux nous rejoint avec son demi à la main, la démarche incertaine. Il zézaye :

-« Bonjour Mademoiselle ! Vous faites de la moto ? »

-« Non, je dis ça à cause de votre casquette : vous avez une jolie casquette ! »

Voyant que Lola ne lui répond pas, il reprend, en s'adressant à moi :

-« Et vous Monsieur, vous faites de la moto ? »

-« Non, vous, vous n'avez pas l'air de faire de la moto. Plutôt du vélo, comme moi, non ? »

Je lui réponds par un son de gorge où j'essaie de placer

toute ma réprobation : comment a-t-il fait pour deviner que je fais du vélo ? Nous finissons nos consommations. Je paie et nous partons en direction de la pizzeria où j'ai réservé une table. Il s'est mis à pleuvoir, une pluie fine et glacée : un temps à ne pas mettre un chimpanzé dehors. Il est bientôt huit heures et les rues sont maintenant désertes.

Les derniers commerçants ferment boutique, hormis l'épicier de dépannage, à l'angle de la place où se trouve la pizzeria « Amora », comme la moutarde.

La salle est toute petite et bien chauffée par le four à bois, derrière le bar. Quelques couples sont déjà installés et bavardent en sourdine. Le serveur est brun, avec un fort accent du sud, plutôt turc qu'italien d'ailleurs. Il nous débarrasse de nos vêtements et nous installe près d'une fenêtre.

-« Prendrez-vous un apéritif ? »

-« Oui, un kir à la crème de mûre pour moi. »

-« Et moi, à la crème de banane. »

Sacré Lola ! Quand le serveur revient prendre notre commande, il donne du « Mademoiselle » à Lola. Au début, je n'avais pas fait attention mais je me rends compte que ça m'irrite, et que je me sens vaguement jaloux. Je prévois d'en parler à mon psychanalyste, à l'occasion. Il va bien falloir que j'évoque l'arrivée de Lola dans ma vie, d'ailleurs, car pour le moment, je ne lui en ai pas encore touché un mot.

Ma pizza aux fruits de mer est délicieuse et Lola m'assure qu'il en va de même avec sa pizza aux agrumes. Je prends des profiteroles en dessert pendant que Lola, bien évidemment, prend un banana split !

Un peu pompettes, nous rejoignons la cité et l'appartement bras-dessus, bras-dessous : le Chianti n'était pas mauvais non plus.

A-VII : La médecine, premier round

J'ai consulté les pages jaunes sur l'annuaire et j'ai trouvé l'adresse et le numéro de téléphone d'un ophtalmo. Il a établi son cabinet dans la cité, pas loin de chez moi : plutôt étonnant pour un docteur. Généralement, ils choisissent de grands appartements aux plafonds hauts, en centre ville. C'est le docteur Trompette, Emile Trompette, diplômé de la faculté de médecine de Paris.

Après avoir pris rendez-vous par téléphone, je me rends à son cabinet, par un matin frisquet mais ensoleillé. Le cabinet est situé dans un modeste pavillon entouré d'une haie de troènes qui mériterait d'être taillée. Je sonne : la gâche électrique du portillon grésille. J'entre et je rejoins la salle d'attente au papier peint défraîchi. Je m'assieds sur une chaise branlante et je chope un magazine sur la petite table qui me fait face. Surprise ! Le magazine est écrit dans une langue que je ne connais pas, avec de drôles de caractères très compliqués. Les illustrations aussi sont étranges : certaines présentent des sortes de personnages ressemblant à des éléphants roses, avec une trompe toute pareille, d'autres des paysages étranges et d'autres encore des objets insolites, dont je ne devine pas la fonction car je n'en n'ai jamais vu de semblables.

Voilà que ça recommence ! J'ai hâte de voir le docteur Emile T. pour être rassuré sur l'état de ma vue. J'attends une demi-heure en croisant et décroisant mes jambes, un peu anxieux. Mais personne ne vient. J'ai abandonné l'idée de feuilleter un magazine : ils sont tous aussi mystérieux.

Soudain, j'entends un bruit de porte dans le couloir et un pas lourd s'approcher. La porte de la salle d'attente s'ouvre sur une créature énorme et toute rose, en tout point semblable à ces sortes d'éléphants que j'ai vu sur les photos du magazine.

Deux petits yeux globuleux me fixent, au dessus de la trompe rose qui se met à bouger :

-« Monsieur Bosse, bonjour ! Si vous voulez bien me suivre : le docteur Trompette va vous recevoir... »

Je suis la créature dans le couloir. Elle se déplace lentement sur de courtes jambes, en ahanant. Elle n'a pas de cheveux mais de grandes oreilles, et porte une blouse blanche : ça doit être la secrétaire médicale du docteur Trompette. Elle m'introduit dans le cabinet du docteur :

-« Monsieur Bosse pour toi Emile. »

-« Merci ma chérie. Bonjour Monsieur Bosse. Comment allez-vous ? »

Plusieurs choses me viennent en même temps à l'esprit. Tout d'abord, la grosse chose molle que j'ai suivie est certainement la femme d'Emile. Secondo, Emile est lui aussi une grosse chose molle et rose. Enfin, je me demande si je ne suis pas en train de rêver.

-« Qu'est ce qui vous amène Monsieur Bosse ? »

J'ai envie de lui répondre que je vois des éléphants roses mais je m'abstiens car après tout, c'est peut-être un personnage dangereux.

-« Voilà Docteur : j'ai un petit souci en ce moment. J'ai l'impression que je ne vois pas les choses comme je devrais les voir ou en tout cas, pas comme les autres les voient. »

-« Mais encore ? » me demande-t-il avec sa grosse voix de basse qui se marie très bien avec son nom.

Je tente de rassembler mes idées mais il n'y rien à faire, je n'arrive pas à me résoudre à lui expliquer que je vis avec un chimpanzé que tout le monde appelle « Madame » ou « Mademoiselle », comme s'il s'agissait d'une femme. Il m'observe attentivement derrière son grand bureau d'acajou orné d'objets bizarres, en respirant bruyamment avec sa grosse trompe rose.

-« Voyez-vous Monsieur Bosse, le monde est rempli de choses étranges auxquelles les gens ne prêtent pas attention. »

Il marque une pause, saisit un objet sur le bureau et me le tend :

-« Que voyez-vous là ? »

C'est un cadre avec une photo de sa femme, vautrée sur une plage de sable fin, sous un parasol.

-« Une photo de Madame Trompette en vacances ? »

-« Très bien ! Et là, que voyez vous ? »

Il me tend une photo représentant un objet biscornu, à moins que ça ne soit une plante ou un animal.

Je regarde attentivement la photo et tout à coup, comme par enchantement, un mot me vient à l'esprit : « Schpountz ». Je m'aventure :

-« On dirait un Schpountz... »

-« Excellent Monsieur Bosse ! Vous m'avez l'air d'avoir une très bonne vue. Ne vous laissez pas abuser par les apparences et tout ira très bien... »

Je règle ma consultation, rassuré : si j'ai un problème, ça n'est pas un problème de vue. D'ailleurs tant mieux, car les lunettes coûtent si cher aujourd'hui. Le docteur Trompette me raccompagne jusqu'à la porte du pavillon et me donne une bourrade.

-« Allez, à samedi soir ! Bonne fin de semaine. »

Je me demande ce qu'il a voulu dire par là, mais de toute façon, je n'ai pas le temps de faire la causette avec lui. Je dois me rendre à ma séance de psychanalyse, au centre ville. Mon psy est installé dans un immeuble ancien de trois étages à la façade recouverte de vigne vierge. Les fenêtres du cabinet donnent sur une charmante placette où coule une fontaine. A côté de la porte, sous l'interphone, une plaque de laiton brille comme un sou neuf : « Docteur Bals, psychanalyste, ancien interne des hôpitaux de Paris ». C'est à croire que tous les médecins viennent de Paris.

Je monte en courant l'escalier de bois aux marches affaissées et craquantes, car j'ai cinq minutes de retard et tellement de choses à raconter. Je m'installe dans la salle d'attente décorée de reproduction d'oeuvres de Magritte.

Il y en a une que j'affectionne tout particulièrement, intitulée « La trahison des images ». On y voit une pipe de profil sur un fond brun et ces quelques mots écrits en dessous : « Ceci n'est pas une pipe ». Evidemment, il fallait y penser : ceci n'est pas une pipe, mais la reproduction d'une pipe. Quel génie ce Magritte !

Je m'imagine peindre Lola sur une toile et écrire dessous : « Ceci n'est pas un chimpanzé ». J'aurais probablement du succès mais hélas, je ne suis pas doué en dessin. J'arrive tout juste à tracer des triangles au tableau.

Le docteur Bals ouvre la porte de son cabinet et m'invite à entrer. Nous nous donnons une rapide poignée de main et je vais m'installer sur le divan. Je suis soulagé de constater que le docteur Bals ne s'est pas transformé en éléphant rose. Je reprends mon souffle en regardant les moulures du plafond, et je me lance enfin :

-« Il faut que je vous avoue quelque chose que je vous ai jusqu'à maintenant caché Docteur. Voilà plus d'un mois que je partage ma vie avec un chimpanzé femelle. »

Je m'interromps et j'attends. Le léger ronflement de la respiration du docteur Bals parvient à mes oreilles : c'est un fumeur invétéré, qui ne peut s'empêcher d'allumer une ou deux gitanes sans filtres à chaque séance. J'attends encore. Il finit par répondre un léger « oui » interrogatif, pour m'encourager à continuer.

-« Je sais bien que ça ne regarde que moi si j'ai envie de vivre avec un chimpanzé : là n'est pas le problème. Le problème est que je semble être le seul à m'apercevoir que c'est un chimpanzé. Tout le monde l'appelle « Madame » ou « Mademoiselle ».

-« Et ? »

-« Et quoi ? »

-« Et ça vous fait quoi qu'on appelle votre chimpanzé Mademoiselle ? »

Je suis abasourdi. Je reprends :

-« Ca me fait que j'en viens à me demander si Lola est vraiment un chimpanzé : imaginez que ça soit réellement

une demoiselle ! »

-« Oui ? »

-« Et bien ça voudrait dire que j'ai des hallucinations visuelles et ça serait plutôt grave. »

-« En effet ! »

Je reste silencieux. Je repense au couple d'éléphants roses que j'ai rencontré ce matin : les initiales d'Emile Trompette ça donne E.T. Je repense aux derniers mots de monsieur E.T : « Allez, à samedi soir ».

-« Ah oui, j'ai fait la connaissance d'un couple d'éléphants roses juste avant de venir vous voir. »

-« Oui ? »

-« Je suis sérieux, je ne plaisante pas : de vrais éléphants roses. Lui est ophtalmologiste et elle fait le secrétariat du cabinet. »

Il ne répond rien sur le moment, puis, au bout d'un petit moment, il prononce les mots qui clôturent la séance :

-« Bien, nous verrons cela la semaine prochaine, si vous le voulez bien. »

Je paie et je sors, découragé. De toute façon, je n'en attendais pas plus de mon psy. C'est comme ça les psys, rien ne les étonne ! Ca n'est pas à proprement parler son problème si je vois des éléphants roses. Son unique problème à lui, et ce pourquoi je le paie, c'est de m'aider à faire face à ma réalité. En y réfléchissant bien, c'est une bonne attitude car, au bout du compte, j'en viens à me dire que ça n'est pas vraiment gênant de voir des éléphants roses à jeun : ça ne m'empêche pas de vivre, ni de continuer à faire mon métier normalement.

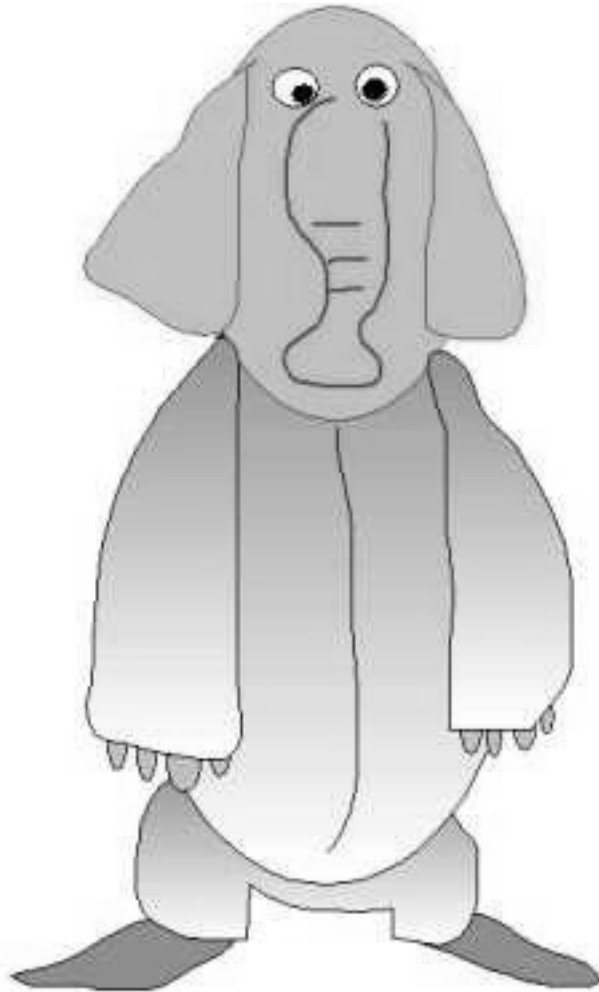
« Ne vous laissez pas abuser par les apparences. » m'a dit le docteur E.T. C'est loin d'être idiot comme conseil ! Apparemment, Lola est une femelle chimpanzé. Que et qui peut-elle bien être en réalité ?

Dans la salle d'attente, la cliente suivante attend. Comme chaque mercredi matin, je la salue et elle ne me répond pas. Pourtant, elle me regarde, mais c'est comme si je n'existais pas. Aujourd'hui, je la hais plus encore

que les autres jours. Moi, j'ai beau essayer, ma bonne éducation m'interdit de la croiser sans la saluer. Pourtant, je jurerais qu'on lui a enseigné la politesse, à elle aussi. Je crois plutôt que ça doit venir de moi, de mon physique peut-être. Pour elle, je ne dois pas avoir l'air d'un monsieur respectable. Toujours cette question des apparences...

Le pire c'est qu'elle aussi a un physique quelconque. D'une semaine à l'autre, je ne me rappelle même pas la tête qu'elle a, mais je la retrouve, toujours fidèle au rendez-vous. J'ai parlé de son impolitesse au bon docteur Bals mais il m'a répondu : « Pensez-vous que les gens viennent ici pour se faire des politesses ? »

Finalement, Lola n'est pas si laide !



A-VIII : Un samedi soir sur la terre

On est samedi et ce matin je me suis levé avec un mauvais pressentiment : l'au revoir de Monsieur E.T ne me dit rien qui vaille. Il m'a dit « A samedi » et moi je n'ai aucune intention de passer chez lui... Ce qui laisse à penser qu'il va me rendre visite. Habile déduction : je ne suis pas prof de math pour rien.

J'ai préparé le petit déjeuner pour Lola et moi. Elle prend des corn flakes avec du lait froid et moi, des tartines de pain beurrées que je trempe dans un café noir bien corsé, de quoi déguster un anglais. D'autant plus que je bave : je suis obligé de changer de serviette deux fois par semaine. Mais ça n'a pas l'air de déranger Lola. De toute façon, elle s'épouille pendant les repas sans que je lui dise rien. Au début ça m'a un peu choqué de la voir croquer une puce entre deux carottes. Mais je me suis habitué, comme je me suis habitué à entendre Euclide, mon poisson rouge, roter du matin au soir.

Je pars pour le collège en saluant tout le monde :

- « Salut Pyth ! »
- « Salut le prof ! »
- « Salut Lola ! »
- « Salut Pipou ! »

Le pare-brise de ma 205 est givré. On a vraiment un sacré hiver. On est fin février et il n'arrête pas de geler. Ma respiration se condense en petits nuages dans l'air froid du matin : on dirait une locomotive. Le collège est à moins d'un kilomètre de la cité, mais je préfère y aller en voiture quand c'est l'hiver. Je me gare sur un trottoir car le parking des profs est plein.

Le collège est formé de deux grands parallélépipèdes de béton à angle droit et d'un plus petit, où loge l'administration. J'ai cours à neuf heures ce matin. J'entends la sonnerie résonner et les hurlements des élèves dans les couloirs : quel métier !

Me voilà devant ma salle de cours où mes élèves de la quatrième trois arrivent en faisant des glissades sur le carrelage.

-« Bonjour monsieur Bosse ! »

-« Du calme, du calme : faites moins de bruit. »

-« Alors : les interros sont bonnes ? »

En effet, aujourd'hui, je rends des copies. Mais j'ai une petite surprise pour mes élèves. Tout le monde s'installe dans un brouhaha de chaises et de tables, sans que cela me dérange : je souris jusqu'aux oreilles. Je sors la pile de copies de mon sac.

-« Les interros sont plutôt bonnes mais j'ai repéré des copieurs et je leur ai divisé la note par deux ! »

-« Ooooooh ! »

Je fais le fier mais en fait, c'est Robert l'ordinosaure qui a fait le travail : je n'ai eu qu'à passer les copies au scanner et il a reconnu les tricheurs. Finalement, ça sert d'être copain avec un ordinateur indépendant. Je n'aurais jamais pu faire ça auparavant. Ça m'a toujours barbé de faire la chasse aux tricheurs et mes élèves le savent bien. Je suis connu pour être un prof laxiste et les huit élèves à qui j'ai divisé la note par deux n'en reviennent pas.

Perché sur mon estrade, je fais la correction du devoir. Pour une fois, j'ai le calme : les tricheurs boudent dans leur coin. Dehors, le temps est gris. J'aperçois des élèves qui font le tour du terrain de sport. La fin de l'heure arrive rapidement et un groupe d'élèves vient me rejoindre, pour réclamer des points supplémentaires, leur copie à la main : la routine.

La matinée a passé comme par enchantement. A la récréation, je suis passé en salle des professeurs pour relever mon courrier dans mon casier, et j'en ai profité

pour saluer quelques collègues. Il y avait Mademoiselle Chaussy, la prof de musique, une célibataire longue comme un jour sans pain, avec un grand nez crochu et une paire de lunettes à double foyer. Je crois bien qu'elle en pince un peu pour moi, car elle rougit chaque fois que nous nous croisons. Un jour, j'ai commis l'erreur de lui faire part de ma passion pour Bach et pour le violoncelle : ça doit venir de là. Mais l'idée de vivre une amourette avec une chipolata mélomane qui me dépasse d'une tête m'a révolté dès l'abord.

Je rentre à la maison où Lola m'attend pour le repas de midi, qu'elle a préparé. Elle fait plutôt bien la cuisine pour un chimpanzé. Elle nous a cuisiné un délicieux steak-frites. Je fais part à Lola de ma préoccupation de ce matin qui ne m'a pas abandonné :

-« Dis donc, je crois bien que nous allons avoir de la visite ce soir. »

-« Ah oui ? Qui cela ? »

-« Le docteur E.T et son épouse. »

-« Super ! »

Je me demande bien pourquoi ça a l'air de tant la réjouir. Les connaît-elle ? Je renonce à comprendre, comme je renonce à poser des questions. J'ai le sentiment que la réponse de Lola risquerait de me plonger dans l'embarras plutôt que d'éclairer ma lanterne. De toute façon, depuis ce petit matin où Robert l'ordinausore et Lola sont entrés dans ma vie, je ne me suis pas ennuyé une seule minute. C'est même plutôt l'inverse. Avant ce jour, ma vie était plate et sans surprise, monotone, ordinaire.

D'ailleurs, je suis sûr que plus d'un de mes compatriotes échangerait volontiers sa télévision contre la mienne, où un babouin remplace P.P.D.A. Au journal de vingt heures. Quant à tous ces célibataires qui cherchent à s'acoquiner sur Internet, ne m'envieraient-ils pas un superbe ordinausore, aux fonctionnalités limitées certes, mais tellement plus vivant ?

Au moins, mon ordinausore ne cherche pas à tricher. Il n'a pas cherché à me faire croire qu'il était une jeune femme séduisante, diplômée et solitaire, attendant de

rencontrer son prince charmant. Lui c'est Robert, champion au jeu de marabout et de pendu et c'est tout : le reste, il s'en fout. Il n'a même pas besoin de moi, car il est capable de jouer contre lui-même. C'est un ordinoosaure schizophrène.

-« Dis donc Lola, ça mange quoi un éléphant rose ? »

-« Du pop-corn mon Pipou, beaucoup de pop-corn ! »

-« Ah bon... Et ça boit quoi ? »

-« Du whisky-coca, avec beaucoup de whisky et très peu de coca. »

-« Ca veut dire quoi, beaucoup ? »

-« Beaucoup, ça veut dire énormément !!! »

-« Il faut peut-être qu'on passe au supermarché pour faire le plein, qu'en penses-tu ? »

-« Bonne idée. »

Lola revêt sa tenue de motard avec sa superbe casquette et nous partons. Je n'aime pas beaucoup faire les courses le samedi après-midi, en raison de l'affluence : je préfère remplir mon réfrigérateur en semaine. Le parking est plein et il pleut.

-« Quel temps de chien ! »

-« Dis donc, n'insulte pas les copains ! »

-« Excuse-moi Lola. »

Je pousse mon chariot en courbant le dos devant le vigile posté à l'entrée : j'ai toujours peur qu'on me demande les papiers de Lola. Nous nous dirigeons vers le rayon des alcools. Il y a toujours beaucoup de monde à cet endroit : des gens qui soupèsent soigneusement les bouteilles, afin de savoir avec quoi ils vont s'envoyer en l'air. S'ils pouvaient goûter, je suis sûr qu'ils n'hésiteraient pas. C'est un peu ridicule car, de toute façon, ça saoule tout pareil et ça donne mal à la tête le lendemain si on en abuse.

-« Dis donc Lola, est-ce que les éléphants roses sont exigeants sur la qualité ? »

-« Pas vraiment. Tu peux prendre le premier prix. »

Je ne me fais pas prier. Lola m'a indiqué qu'à moins de cinq litres, je risquais de froisser nos invités et cinq litres de hors d'âge, ça n'est vraiment pas donné !

Je suis bien embarrassé quand je passe à la caisse. En jetant un coup d'oeil derrière mon épaule, je reconnais une maman d'élève qui s'est placée à notre suite dans la queue. C'est même l'une des deux délégués des parents d'élèves au conseil de classe : une emmerdeuse de première catégorie qui est déjà venue se plaindre auprès de moi. La moyenne de son fils a chuté de deux points par rapport à celle de l'an dernier. Pour elle, ça ne peut venir que de moi : je n'explique pas suffisamment bien, je vais trop vite, il y a trop de bazar dans ma classe...

Elle oublie que son fils, Kevin, un grand escogriffe rouquin et boutonneux dont la voix mue, est le premier à faire l'imbécile. Je n'aurais pas été surpris que LUI, il se transforme en babouin.

Elle m'a reconnu. Elle m'interpelle :

-« Bonjour Monsieur Bosse, bonjour Mademoiselle. Alors, on fait une petite fête végétarienne ce soir ? »

Elle me désigne du menton le contenu de mon chariot, étalé sur le tapis roulant : cinq litres de Jack Daniels, deux kilos de pop-corn et une profusion de légumes. Ma réputation d'alcoolique est faite mais bizarrement, je m'en fous complètement. Je lui réponds crânement :

-« Oui oui, c'est exactement cela : une petite fête végétarienne ! »

Nous voilà de retour à l'appartement. Je suis bien content de ne pas habiter à l'étage : les sacs pèsent une tonne.

-« Dis donc Lola, on les prépare comment les légumes pour les E.T ? »

-« Laisse tomber : je m'en occupe. Va donc faire un pendu avec Robert ! »

Je passe deux heures à jouer avec l'ordinosaure quand j'entends sonner à la porte. J'enfile mes pantoufles et je laisse Robert finir la partie en cours tout seul. Je jette un coup d'oeil dans le couloir par le judas : les

E.T sont là. J'ouvre la porte.

Lola arrive de la cuisine avec un tablier à carreaux.

-« Bonsoir Monsieur. Bonsoir Madame. Je vous présente Lola. »

-« Bonsoir Monsieur. Bonsoir Mademoiselle. Nous vous avons apporté un petit quelque chose. »

Madame E.T tend un pot de fleur à Lola :

-« Oh, c'est trop gentil de votre part : il ne fallait pas. »

-« Oh, vous savez, ça n'est qu'un modeste géranium... »

Je regarde la plante : c'est bien un géranium, mais il est en plastique. Il est très bien imité, mais je ne peux m'empêcher de penser que c'est plutôt le genre de fleur qu'on met sur une tombe. Mais Madame E.T reprend :

-« Il faut l'arroser deux fois par semaine. Sinon, vous pouvez le laisser dehors été comme hiver : il ne craint ni les fortes gelées ni le soleil. »

Personnellement, je me serais douté qu'un tel géranium ne se soucie pas des saisons, mais je ne dis rien : je ne vais pas froisser nos invités. Drôles d'invités d'ailleurs : ils se sont invités tout seul. J'ai demandé à Lola si c'était elle qui avait arrangé leur visite, mais elle m'a assuré que non. En revanche, je ne peux m'empêcher de répondre :

-« Vous êtes sûr que l'arrosage est nécessaire ? »

Madame E.T me regarde avec ses petits yeux porcins et me répond avec un barrissement mêlé de rire :

-« D'après vous !? »

Etant donné sa réponse, j'imagine que oui...

J'aide Monsieur et Madame E.T à se débarrasser de leurs manteaux épais, avec un large col de fourrure, bleu ciel pour Madame et bleu roi pour Monsieur. Madame porte une vaste robe à fleurs avec un large décolleté orné d'un collier de grosses perles jaunes. Monsieur porte un costume strict, mauve, avec une fleur en plastique, elle aussi, à la boutonnière, et une cravate noire à pois

blanc. Tout cela leur donne à la fois l'air très bourgeois et en même temps complètement déjanté.

Monsieur et Madame ont pris place chacun à un bout du canapé de cuir, avec une aisance qui pourrait laisser penser que c'est « leur » canapé. D'ailleurs, Monsieur m'invite de sa large main rose :

-« Je vous en prie Pierre, installez-vous ! »

Je m'assieds au centre, entre les deux mastodontes. Lola revient de la cuisine avec un plateau chargé de quatre verres et d'un grand saladier rempli de pop-corn.

-« Parfait ! » se réjouit Monsieur. Et le voilà qui saisit la télécommande et allume la télévision. Lola s'est installée dans son fauteuil, et les voilà tous les trois qui portent un toast à ma santé.

Monsieur et Madame enchaînent les verres de whisky-coca tout en gardant le silence, à peine troublé par les bruits qu'ils font en mastiquant de grandes poignées de pop-corn. Je me sens un peu gêné : quel drôle de soirée ! J'ai l'impression d'être l'invité. Monsieur zappe de chaîne en chaîne et, comme je m'y attendais, le petit écran est peuplé de singes et d'éléphants roses.

Le temps a passé et les deux kilos de pop-corn aussi. Monsieur et Madame sont bien gais et rient à tout propos : ça secoue le canapé. Moi aussi, je suis bien gai : après tout, je ne vais pas cracher sur le Jack Daniels sous prétexte que personne ne parle. Lola aussi en a un coup dans le nez : elle tangué de plus en plus quand elle va remplir les verres à la cuisine. Elle finit par amener des assiettes qu'elle a préparées, pleine à raz bord de légumes qu'elle à juste lavés, épluchés et blanchis.

A la télévision, les singes de la star academy se trémoussent. Ça ne m'étonne même plus. Monsieur zappe une nouvelle fois : un être humain apparaît à l'écran, parlant dans une langue scandinave, sans doute pour présenter un flash d'informations. C'est incroyable le nombre de chaînes accessibles depuis ma télévision. Pourtant, je ne suis pas abonné à la télévision par satellite. J'éclate de rire :

-« Oh, vous avez vu : un humain ! »

Ca déclenche l'hilarité générale. Monsieur E.T me tape sur la cuisse :

-« Dis donc Pierre, tu ne serais pas un peu trompette ? »

Et il agite sa trompe dans tous les sens en louchant : nouveaux éclats de rire.

La soirée a passé. Il n'y a plus rien à manger, ni rien à boire. Je suis un peu hébété. Lola sourit niaisement en découvrant toutes ses dents. Tout d'un coup, Monsieur E.T se lève lourdement en émettant des ronflements avec sa trompe :

-« Bon Emilie, c'est l'heure d'aller dodo. »

-« Tu as raison. J'ai l'impression que nos hôtes ont besoin de sommeil aussi. »

Les E.T ont enfilé leur manteau. Ils sont sur le pas de la porte. Lola et moi avons un peu de mal à tenir debout. Nous nous faisons la bise : leur trompe est toute molle et sent fortement le whisky. En descendant l'escalier, Emile se retourne et me lance :

-« Bon Pierre, on fait comme on a dit. OK !? »

Ca y est, ça recommence ! J'éprouve un vague sentiment de nausée à l'idée que ma vie m'échappe complètement. Que veut-il dire par là ? Que va-t-il encore m'arriver ? Je lâche un rot à faire pâlir Euclide de jalousie :

-« OK Emile, on fait comme on a dit. »

En fait, nous avons passé la soirée à boire et à manger, et nous n'avons pas dû échanger plus d'une douzaine de phrases. Mais peu importe. De toute façon, ça ne servirait à rien de le contredire. On verra bien !

Je referme la porte de l'appartement.

-« Bon, dodo ma Lolo. A demain. »

-« A demain Pipou. »

Je me couche tout habillé, sans même me brosser les dents.

Avant de sombrer dans le sommeil, je repense au géranium en plastique et je pouffe de rire.

A-IX : Le jour du seigneur

« DRIIIIIIIING ! »

...

« DRIIIIIIIING ! »

...

« DRIIIIIIIING DRIIIIIIIING DRIIIIIIIING !!! »

Oh là là ! Qu'est-ce qui se passe ? Je me réveille péniblement et je me passe la main dans les cheveux. Apparemment, on sonne à la porte. Qui cela peut-il être ? Je reçois très peu de visites habituellement alors je me demande bien qui vient me déranger un dimanche matin. Je regarde l'heure au réveil : il est neuf heures et notre petite sauterie s'est arrêtée à deux heures du matin. Ça ne fait pas une longue nuit de sommeil.

« DRIIIIIIIING ! »

Voilà, voilà, j'arrive. En m'approchant de la porte, je devine soudainement qui se trouve derrière : ça ne peut être que Monsieur E.T ! Et c'est bien Monsieur E.T, en jogging.

-« Salut Pierre ! J'ai amené les croissants. Emilie arrive avec les valises. »

Je l'invite à entrer et je pense à plusieurs choses. Tout d'abord, je suis ravi d'apprendre que mes copains les éléphants roses ne se nourrissent pas uniquement de légumes et de pop-corn. Deuxièmement, je suis aussi très content qu'on m'apporte des croissants un dimanche matin : c'est bien la première fois de ma vie que ça m'arrive. Troisièmement et quatrièmement, je ne suis ni prêt à faire un jogging avec Emile, ni prêt à partir en vacances avec les E.T : je veux bien être gentil mais IL

FAUDRAIT VOIR A NE PAS EXAGERER !!!

Lola émerge péniblement de sa trop courte nuit et se lève pour aller faire la bise à Emile. Pour cela, elle est obligée de lui sauter au cou, ce qui me rend un peu jaloux. Mais, de toute façon, malgré l'allure sportive d'Emile ce matin, je ne le vois pas s'agenouiller pour se mettre à la hauteur de Lola.

Emile me tend le paquet de croissants. Il doit bien y en avoir une trentaine. Emilie apparaît sur le pas de la porte, une grande valise bourrée à craquer dans chaque main. Je lui fais la bise et je pars me mettre à l'abri dans la cuisine, sous prétexte de préparer le café. Les explications peuvent attendre : moi j'ai besoin de me réveiller et de me restaurer.

Les E.T se sont installés dans le canapé, comme la veille. Comme je sers sa pâtée à Pythagore, celui-ci me demande en miaulant :

-« Dis donc le prof, ils vont venir s'installer à la maison les gros ? »

A ce moment, je comprends soudain pourquoi les E.T sont arrivés avec deux grosses valises. Finalement, je préfère ça que de devoir partir en voyage avec eux ! Je réponds, fataliste :

-« Ca m'en a tout l'air, Pyth. »

Je me suis installé entre les deux éléphants et je dévore mes croissants de bon appétit : après tout, je ne vais pas me laisser abattre. D'un ton faussement enjoué, je lance :

-« Alors quoi de neuf les enfants ? Vous partez en voyage ? »

Monsieur et Madame explosent de rire avec Lola. Je reprends :

-« J'ai dit une bêtise ? Quelqu'un peut m'expliquer ? »

Les rires reprennent de plus belle et Emilie me donne une grande bourrade dans les côtes :

-« Grand fou, va ! »

Oui, je crois que c'est cela. C'est exactement le mot :

je suis en train de devenir fou, complètement et définitivement fou !

Je suis submergé par une vague d'angoisse. Pourquoi moi ? Qu'est-ce que j'ai bien pu faire qui m'amène à la folie, si jeune ? Je bois peu, je ne me drogue pas. Il n'y a pas d'antécédents dans ma famille, à ce que je sache. Je repose mon croissant à moitié entamé sur le plateau posé sur la table de salon. Lola s'arrête de rire cinq secondes pour me dire :

-« Va donc arroser le géranium mon lapin. Je l'ai mis sur le balcon. »

Et les rires reprennent de plus belle. Si seulement un de ces gros tas pouvaient se gober avec un croissant ou faire un arrêt cardiaque...

Je les laisse se marrer et je m'en vais arroser le géranium sur le balcon, avec une cruche, car je n'ai pas d'arrosoir. Je n'en ai pas besoin car personne ne vient jamais à la maison et, de ce fait, personne ne m'offre jamais de plantes en pot. Tout en me disant ça, je réalise que c'est la première fois qu'on m'apporte une fleur, et j'ai un petit pincement au coeur. Je réalise aussi que ça fait bien longtemps que les murs de mon appartement n'ont pas résonné d'éclats de rire. Lorsque je referme la porte-fenêtre du balcon, je me sens de meilleure humeur. Les rires ont cessé.

-« Allez Pierre, viens finir ton croissant. » m'invite Emile.

Nous avons mangé jusqu'à la dernière miette et je me sens mieux. Je prends le taureau par les cornes :

-« Bon alors, comment est-ce qu'on s'organise Emile ? »

-« Ben, on prend la chambre et toi tu dors sur le canapé. Emilie et moi, on se charge de faire les courses, le ménage et la popote, et toi, tu t'occupes des animaux et du géranium. »

Finalement, je n'ai pas trop à me plaindre. J'aimais plutôt faire la cuisine mais, pour ce qui est du ménage et des courses, mes éléphants roses me soulagent de deux belles corvées.

-« Voilà ! Tout est dit. » conclut Emile. Et il saisit la télécommande pour allumer la télévision.

C'est l'émission « Le jour du seigneur », avec la retransmission de la messe, en direct de Notre-Dame de Paris. Le prêtre est un orang-outang : tout va bien, tout est comme d'habitude. De quoi est-ce que je me plaindrais : Emile ne m'a même pas obligé à l'accompagner pour faire du jogging, comme je le craignais.

En revanche, j'ai pris une résolution. Puisque mon ophtalmo est un éléphant rose qui me dit que je n'ai aucun problème de vue, et que mon psychanalyste se moque complètement de ce que je vive en union libre avec un chimpanzé, j'ai décidé d'aller consulter un psychiatre, un vrai de vrai, qui donne des pilules et des arrêts maladie.

Le midi, comme convenu, c'est Emilie qui se charge de préparer le repas. Au passage, je suis bien content que ce soit les E.T qui se chargent des courses car, avec la quantité de nourriture qu'ils avalent à chaque repas, ça ferait un sacré trou à mon budget. Ils ont mangé chacun un chou-fleur et un kilo de carottes, sans quitter le canapé. Ils ont l'air d'être drôlement accro au petit écran.

Moi, ça me déprime un peu de voir tous ces singes et tous ces éléphants à la télévision. Du coup, je suis allé retrouver Robert, dans le bureau.

« Veuillez vous identifier _ »

« C'est moi Robert, qui veux-tu que ça soit d'autre ? »

« Je n'ai pas compris : veuillez vous identifier _ »

« Apollo »

« Bonjour Apollo »

« A quoi voulez-vous jouer : »

« Choix n°1 : pendu »

« Choix n°2 : marabout »

« Choix n°3 : autre choix »

« Veuillez entrer le numéro correspondant à votre choix
_ »

Je ne vois pas pourquoi Robert me demande d'entrer un choix, car il n'en fait qu'à sa tête. Je choisis de jouer au pendu, mais lui veut jouer à marabout :

« marabout _ »

« bout de saucisse »

« cistercienne _ »

« sienne de vie »

« vide ton verre _ »

« ver de terre »

« terminus _ »

...

« Apollo, vous avez perdu ! »

« Voulez-vous faire une autre partie ? _ »

Robert est trop fort ! Il a passé l'après-midi à me battre à marabout. Vers quatre heures, Lola s'est mise au violoncelle, et je me suis régalé de la musique qui me parvenait par la porte ouverte du bureau, mêlée au bruit de la télévision : les E.T n'ont pas l'air d'être mélomanes. Mais ça n'a pas paru affecter Lola qui a joué à la perfection, comme d'habitude.

J'ai rejoint la compagnie pour le repas du soir, pris sur la table de salon en verre, comme ce midi. Nous avons mangé silencieusement devant la télévision toujours allumée.

J'étais fatigué et je me serais bien allongé sur le canapé pour dormir, mais il a fallu attendre minuit tapante pour que mes nouveaux colocataires daignent éteindre la télévision, et rejoignent ce qui était jusque là ma chambre.

Quand j'ai éteint l'halogène du séjour, j'ai remarqué une lueur pâle venant d'un objet posé sur la télévision : le « Schpountz ». Oui, à n'en pas douter, les E.T ont

installé le Schpountz dans mon appartement.

En m'endormant, je crains le pire...

A-X : La médecine, deuxième round

Je fais comme j'ai dit : je vais voir un psychiatre aujourd'hui même. Cela fait un mois que les E.T se sont installés chez moi avec le Schpountz. Les E.T passe encore, mais le Schpountz... Je n'ose même pas raconter. D'ailleurs, le Schpountz, c'est à peu près indescriptible, mais ça fait un effet terrible ! Du coup, j'ai demandé un rendez-vous en urgence chez le Docteur Molle. En attendant ce rendez-vous, j'ai passé deux semaines infernales. A tel point que j'osais à peine rentrer chez moi le soir.

J'ai passé mes journées au collège, en salle des professeurs, en dehors de mes heures de cours. Ça a intrigué les collègues qui, pour une fois, se sont intéressés à moi, et n'ont pas manqué de me poser des questions : moi qui d'habitude leur apparaissait complètement transparent. J'ai remarqué que c'était toujours comme ça dans la vie, en tout cas dans la mienne : on se préoccupe de moi quand quelque chose va mal. En dehors de cela, c'est comme si je n'existais pas.

Je me rappelle le jour où j'ai failli mourir d'une pneumonie, à six mois du baccalauréat : les filles de la classe se relayaient à mon chevet pour m'apporter les cours, me donner des nouvelles de la classe, mais avant toutes choses pour être au premières loges si d'aventure je venais à passer l'arme à gauche.

Ce matin, j'ai quitté l'appartement furtivement, après avoir nourri Pythagore et Euclide. Il était tôt et Lola dormait encore. Les E.T, je ne sais pas s'ils dormaient. Je sais qu'ils s'allongent dans mon lit chaque soir, à minuit, pour en émerger vers neuf heures du matin, mais je n'ai aucune idée de ce qu'ils y font.

Les E.T ont des habitudes réglées comme du papier à musique. Emilie prépare les repas à heure fixe et en dehors de ça, ils passent leurs journées à regarder la télévision, vautrés sur le canapé. Deux fois par semaine, ils vont faire les courses au supermarché.

Pythagore n'aime pas les E.T : ils les appelle « les gros », et il ne leur adresse jamais la parole. Quand il n'est pas dehors à lézarder au soleil, il reste dans le bureau, sur son coussin. Lola, elle, n'a pas l'air gênée par la présence de nos encombrants colocataires. Quand elle ne regarde pas la télévision avec eux, elle joue du violoncelle.

Je ne peux pas vraiment dire que les E.T me dérangent. Après tout, je m'isole dans mon bureau chaque soir, pour jouer avec Robert l'ordinosaure. Et puis, la cuisine d'Emilie est très bonne. Non, décidément, tout irait bien s'il n'y avait pas le Schpountz...

Le docteur Molle a installé son cabinet dans un immeuble cossu, doté d'un immense escalier de marbre. Je monte les marches en prenant mon temps, car j'ai plus d'un quart d'heure d'avance. Le soleil éclaire la cage d'escalier par de grandes fenêtres. J'entre dans le cabinet et je me présente à la secrétaire, qui enregistre mes coordonnées de sécurité sociale. Elle est petite, brune et boulotte avec des doigts potelés. Elle pianote sur le clavier de son ordinateur, puis m'invite à rejoindre la salle d'attente. Je me demande quelle serait sa réaction si, un matin, elle découvrait que son ordinateur est en fait un ordinosauire indépendant.

Le plancher de la salle d'attente craque sous mes pas. Comme l'escalier, la pièce est largement éclairée par le soleil. Je m'installe dans un fauteuil et je saisis un magazine, afin de m'assurer qu'il ne va pas m'arriver la même mésaventure qu'avec le docteur Emile T.. Non, tout va bien !

Il y a deux jours, j'ai demandé à Emile, à brûle pourpoint :

-« Dis donc Emile, je croyais que tu étais ophtalmologiste : tu ne vas plus travailler à ton cabinet ? »

Il m'a répondu tout à trac :

-« Est-ce que j'ai une tête d'ophtalmologiste ? »

Moi, je me demande si j'ai encore une tête de prof de math ! Le Docteur Molle vient me chercher. C'est une femme à la poignée de main énergique, de taille moyenne, blonde, aux cheveux coiffés en chignon. Elle porte des lunettes avec de fines montures dorées qui lui donnent un air sévère. Elle ne se maquille pas. Je sens tout de suite que ça ne va pas rigoler avec elle.

Elle m'invite à m'asseoir dans l'un des fauteuils matelassés, devant son bureau de merisier, recouvert d'une grosse plaque de verre. D'emblée, elle prend la direction de l'entretien :

-« Alors Monsieur Bosse, vous avez quel âge ? »

-« Trente trois ans. »

-« Est-ce que vous travaillez ? »

-« Oui, je suis prof de math au collège des capucines. »

-« Ah ! Et ça se passe bien ? »

-« Ma foi oui. Je suis parfois un peu chahuté, mais rien de bien grave... »

-« Etes-vous marié, avez-vous des enfants ? »

-« Non, je suis célibataire, sans enfants. »

-« Bien ! Vous avez demandé à me voir en urgence : que vous arrive-t-il Monsieur Bosse ? »

Je me racle la gorge et je me lance :

-« Voilà : depuis quelque temps, des éléphants roses sont venus s'installer chez moi et ça ne me plaît pas vraiment car ils se sont un peu imposés. »

-« Ah ! Vous voulez dire que vous buvez et que vous avez des hallucinations ? »

-« Non, non, pas du tout : je bois modérément. Pour ce qui est d'avoir des hallucinations, je ne dis pas non, sauf que celles là ont l'air drôlement palpables. »

-« Est-ce que vous avez rencontré des difficultés récemment dans votre vie ? Au travail, par exemple ? Un deuil dans votre famille ? Une rupture amoureuse ? »

J'ai envie de lui répondre qu'au travail, ça va plutôt mieux depuis que Robert m'aide à corriger les copies : mes élèves font moins les fiers lorsque je divise leur note par deux. Pour ce qui est de ma vie sentimentale, ça s'était un peu amélioré depuis l'arrivée de Lola : bien sûr, on n'est pas amants, mais sa présence comble un vide qui me pesait un peu. Non, le plus pénible, c'est l'arrivée des E.T dans ma vie et dans mon appartement... Encore que pas tout à fait : le plus terrible, c'est l'arrivée du Schpountz ! Quand j'y pense, ça me fait frémir.

-« Non, non, rien de tout ça. En fait, c'est plutôt le Schpountz : c'est pire que les éléphants roses, bien pire. Mais bon, ce sont les éléphants roses qui ont amené le Schpountz dans mon appartement. »

-« C'est cela, oui !... Et à part les éléphants roses et le Schpountz, tout va bien dans votre vie ? »

-« Ben, il y a encore Lola mais, de ça, je ne m'en plains pas trop. »

-« Vous avez fait une rencontre ? »

-« Oui oui : une rencontre. »

Elle n'insiste pas. Les éléphants roses et le Schpountz lui suffisent. Elle poursuit :

-« Les éléphants roses, je vois bien. Mais le Schpountz, si vous pouviez m'en dire un peu plus... »

-« Non, je ne peux pas : excusez-moi mais le Schpountz, c'est trop. Tellement trop que je ne peux pas vous en parler. Ça me répugne. »

-« Bien ! Avez-vous des antécédents psychiatriques, vous ou quelqu'un de votre famille ? Avez-vous déjà fait une dépression ? »

-« Non non, c'est la première fois que ça m'arrive. »

-« Que diriez-vous de vous arrêter un petit moment de travailler pour vous reposer ? »

Je n'avais pas envisagé la question sous cet angle. Je pensais que j'allais m'en tirer avec quelques pilules. Je fais part de ma position au docteur Molle.

-« Voyez-vous Monsieur Bosse, je pense qu'il est important de vous arrêter un petit moment afin de faire le point. »

-« Ca veut dire quoi, faire le point ? »

-« Ca veut dire faire un petit séjour de quelques jours à l'hôpital ou dans une clinique, afin de nous laisser le temps de voir ce qui ne va pas, et, au besoin, de vous prescrire un petit traitement. »

Ca ne me dit pas grand chose de me retrouver chez les fous mais, d'un autre côté, ça n'est pas un simple arrêt de travail qui va solutionner mon problème, au contraire : si je reste à la maison, je serai à deux pas du Schpountz. Et puis, si je dois prendre des cachets, autant arrêter le travail, car je me doute bien que les petites pilules risquent de m'endormir. J'ai vu ça à la télévision, avant qu'elle ne soit envahie par les singes et les éléphants roses.

-« Bon, et bien va pour un petit séjour à l'hôpital. Ca tombe bien, ça va à peu près coïncider avec les vacances de février. »

-« Et bien vous voyez ! Bon, je m'occupe de tout. Vous me laissez vos coordonnées et on vient vous chercher en taxi en début d'après-midi. D'accord, on fait comme ça ? »

J'ai failli lui dire non pour le taxi, à cause des voisins et puis, finalement, les voisins, je m'en fous. Je vis déjà avec deux éléphants roses et un chimpanzé dans mon appartement, alors je ne vois pas ce que ça va changer.

En sortant de l'immeuble, je décide de m'offrir un plat du jour dans un petit restaurant : ça va me changer des légumes et des pâtes. Le soleil adoucit la journée et je me prends à siffloter en remontant les rues piétonnes. Je pense à mon psychanalyste. Il va falloir que je le prévienne de mon absence jusqu'à nouvel ordre. Je suis bien content de ne plus le voir pour un moment. La dernière séance, je lui ai parlé du Schpountz et comme de bien entendu, il m'a demandé ce que ça me faisait. C'est pourtant simple : le Schpountz, ça me glace le sang, ni plus ni moins !

Je jette mon dévolu sur un café qui sert un petit salé aux lentilles. Je m'installe derrière la devanture, pour profiter de la lumière. Le café se remplit de cadres et

d'employés, pendant que je savoure mon plat du jour. Je fais glisser le tout avec un petit vin en pichet, qui n'est pas mauvais du tout : ça va certainement me manquer un peu à l'hôpital. Une fois n'est pas coutume, je laisse un pourboire à la jolie serveuse, après le café, et je m'en vais rejoindre la cité, tout guilleret.

Arrivé sur le parking, l'anxiété me reprend : je ressens la présence toute proche du Schpountz, pernicieuse et maligne. Je bombe le torse et je pénètre dans mon immeuble : Schpountz ou pas Schpountz, les E.T auront disparu à mon retour de l'hôpital, j'en suis certain. J'ai un petit pincement au coeur en pensant que, certainement aussi, Lola ne sera plus là pour m'accueillir à mon retour du collègue.

J'entre dans mon appartement. Lola et les E.T sont en train de terminer leur repas de midi devant la télévision, pendant que le Schpountz émet sa petite lumière bleutée, au dessus de l'appareil. Je ne leur adresse pas la parole et je me rends dans mon ex-chambre à coucher, où je dispose quelques affaires dans mon sac de voyage. La penderie est encombrée des larges robes à fleurs de madame E.T. Beurk !

Je sors de la chambre pour rejoindre mon bureau en attendant le taxi. Au passage, monsieur E.T m'apostrophe :

-« Alors Pierre, on part en voyage ? »

Et avant même que j'ai pu répondre quoi que ce soit, il explose d'un rire tonitruant, repris par Madame, mais aussi par Lola. Il en bave sur sa chemise. Marrez-vous, fantômes ! Dans deux semaines, vous ne serez plus qu'un mauvais souvenir...

Le taxi qui vient me chercher arrive sur le coup des deux heures. Je quitte l'appartement en claquant la porte, sans dire au revoir aux E.T qui ricanent, mais j'ai quand même fait la bise à Lola, en lui demandant de bien penser à arroser le géranium.

A-XI : La clinique Tamère

Je me suis installé à côté du chauffeur de taxi, après avoir déposé mon sac sur le siège arrière. C'est un homme chauve et plutôt sympathique, habitué à ce genre de voyages. Il me met tout de suite à l'aise en me posant quelques questions sur ma vie et mon métier.

-« Pas facile le métier de prof de nos jours ! »
commente-t-il. »

J'ai bien envie de lui répondre que tout va bien en ce qui concerne mon métier et que tous mes problèmes viennent du Schpountz, mais j'ai le sentiment qu'il ne comprendrait pas. Je laisse tomber.

-« Où m'emmenez-vous ? »

-« A la clinique Tamère. Je pense qu'il ne devait plus y avoir de place à l'hôpital, à moins que vous n'ayez demandé à y aller ? »

-« Non non, j'avais demandé l'hôpital. Dites donc, c'est un drôle de nom pour une clinique, vous ne trouvez pas ? »

-« Oui, en effet ! Ca vient du nom du couple de docteurs qui l'ont fondée : Yannick et Monique Tamère : des gens très sympas. »

-« Vous les connaissez ? »

-« Oui forcément, à force de leur amener des clients, j'ai eu l'occasion de les rencontrer. »

La clinique est située en rase campagne, à une dizaine de kilomètres de la ville, au fond d'un grand parc boisé dans lequel on entre par un large portail ouvert. L'allée de gravier qui mène au pied de l'escalier d'entrée est bordée de massifs, qui doivent être couverts de fleurs au printemps. Nous croisons deux jardiniers en bleu, en train de repiquer des plants. Ils ont remonté leurs bras de chemises, tant il fait doux par ce jour de février.

Le chauffeur se gare et m'accompagne dans le bâtiment, avec une liasse de papiers qu'il présente à l'accueil. Avec mon sac de voyage à la main, j'ai un peu l'impression d'être Forest Gump. Une fois les formalités d'entrée accomplies, il me serre la main, en me souhaitant un bon séjour, et repart vers son taxi.

Pendant que la voiture s'éloigne au pas dans la grande allée, une jeune infirmière vient me proposer de l'accompagner jusqu'à ma chambre. Elle me remet la clé de ma petite armoire et me propose de me mettre en pyjama :

-« Je passe vous chercher dans dix minutes : nous irons voir ensemble le docteur Tamère. »

-« Lequel : Yannick ou Monique ? »

-« C'est Monique qui va s'occuper de vous, je crois. »

La clinique a dû être bâtie dans les années soixante-dix : c'est un peu vieillot. Les couloirs sont peints en brun, les portes en bordeaux, et, de-ci de-là, sont accrochées quelques reproductions d'oeuvres des époux Delaunay. Nous croisons des patients des deux sexes et de tous les âges, certains en habit de ville, d'autres en pyjama. A tout hasard, je dis bonjour : mon vieux réflexe.

Le bureau du docteur Tamère est au premier étage. L'infirmière frappe à la porte. Une voix forte nous invite à entrer. Monique est une matrone d'une cinquantaine d'années, à la chevelure épaisse et bouclée. Elle porte un épais chandail vert sous sa blouse blanche entrouverte et de nombreuses bagues à ses deux mains. Elle a un fort accent pied-noir et elle parle avec volubilité.

Elle fait rapidement un tour d'horizon des commodités de son établissement, me souhaitant la bienvenue et un bon séjour avant d'en venir au fait :

-« Alors monsieur Bosse, qu'est-ce qui vous amène chez nous exactement ? »

J'ai décidé de jouer franc-jeu avec elle : après tout je ne suis pas là pour rien. Alors je lui raconte toute mon histoire, à compter du coming-out de mon ordinateur,

jusqu'à la terrifiante intrusion du Schpountz dans mon appartement.

Quand j'ai fini de tout déballer, je m'arrête et je la regarde en plantant mes yeux bien dans les siens. Elle a l'air un peu gênée :

-« Ah oui ! Quand même !... »

-« Ni plus, ni moins. »

-« C'est cela, oui. Bien bien bien... »

Quelque chose me dit qu'elle est inquiète pour moi. A tout hasard, je lui demande si ça risque d'être long, à quoi elle me répond qu'on a le temps de voir, que « Paris ne s'est pas fait en un jour ». Après quoi elle relit les notes qu'elle a prises, dubitative.

-« Soit ! J'ai à peu près compris votre histoire, mis à part le Schpountz. Pourriez-vous me détailler un peu la chose ? »

Je lui réponds que le Schpountz échappe à toute description :

-« Avec le Schpountz, Docteur, on est en quelque sorte dans l'indicible. Si je peux me permettre, je dirais qu'on atteint des domaines qui se rapprochent du Graal ou de la Pierre Philosophale. »

-« Ça ne m'aide pas beaucoup, mais au moins je vois que ça a l'air sérieux. »

Elle poursuit :

-« En attendant d'en savoir plus sur le Schpountz, on va vous faire subir un petit traitement dépuratif qui va bien vous relaxer. On est d'accord ? »

-« No problème Docteur, je vous fais confiance. »

La petite infirmière me raccompagne au rez-de-chaussée et me montre les différents lieux : salle commune, salle télévision, salle fumeurs, sanitaires, réfectoire. En passant, je remarque les singes sur le petit écran : de ce côté-là, je ne serais pas dépaysé par rapport à la maison.

-« Voilà Monsieur Bosse. Maintenant, je vais vous

laisser. On se retrouve tout à l'heure pour le soin.
D'accord ? »

-« D'accord. »

Je rejoins la salle commune, où les patients sont les plus nombreux. Je m'installe à une table où un groupe joue à la belote. Au bout d'un petit moment, l'un des partenaires quitte la partie pour aller fumer une cigarette : on me propose de prendre sa place. Je n'hésite pas une seconde. Ça va me changer de mes parties de pendu avec mon ordinosauire.

Après un moment passé à jouer à la belote, je laisse ma place pour aller disputer quelques parties de dames avec une jeune fille en mal de partenaire. Elle est d'une maigreur squelettique : je m'aventure à penser qu'elle souffre d'anorexie. Par la même occasion, j'en viens à me demander de quoi je peux bien moi-même souffrir. Souffrir n'est pas le mot exact d'ailleurs. N'était le Schpountz, je me sentirais plutôt bien dans ma peau.

L'après-midi a passé tranquillement, et le soleil a décliné à l'horizon avant de se coucher, derrière les arbres du parc. Nous rangeons les jeux : c'est l'heure de passer au réfectoire. Je m'installe à une table, en face de ma partenaire de dames, avec qui j'ai sympathisé.

Les infirmières passent entre les tables pour distribuer les traitements du soir. Moi j'ai droit à une avalanche de pilules de toutes les couleurs : avec ça, ça m'étonnerait que je vois la vie en gris pendant mon séjour.

Puis, on nous sert le repas : une soupe bien épaisse, une omelette aux herbes, un fromage en portion et un fruit. La nourriture est tout à fait convenable et, en tout cas, meilleure qu'à la cantine du collège. Ma partenaire de dames, Sophie, me quitte pour aller lire dans sa chambre. Je retourne à la salle commune, où je me lance dans une partie de Mikado avec un groupe de sexagénaires tremblotants. Je n'ai aucun mal à gagner la partie !

Vers dix heures, je rejoins ma chambre pour me coucher. C'est un peu tôt par rapport à mes habitudes, mais je

pense que c'est dû à l'effet des pilules que j'ai prises tout à l'heure.

En m'endormant, je repense au Schpountz : je ne peux réprimer un frisson.

Compilation n°2

B-I : Big Mac

Je suis cosmonaute...

Attendez, ne vous emballez pas !

Ca n'est pas toujours drôle d'être cosmonaute. Tout petit, je rêvais d'être gendarme ou prof de math. Ces temps-ci, je me suis souvent dit que j'aurais bien mieux fait d'être l'un ou l'autre, plutôt que de faire le foutu métier de cosmonaute.

Mais voilà, je n'ai pas pu être gendarme parce que j'avais les pieds plats. Pour être cosmonaute, ça ne gêne pas d'avoir les pieds plats. Neil Armstrong aussi avait les pieds plats, et ça ne l'a pas empêché de marcher sur la lune !

Je n'ai pas pu être prof de math parce que j'avais une mauvaise vue dans l'espace : c'est rédhibitoire quand on veut enseigner la géométrie aux enfants. Alors je suis devenu cosmonaute. N'allez pas croire que ça soit si difficile que cela.

La première condition, pour pouvoir faire un bon cosmonaute, c'est de ne pas être claustrophobe : je ne suis pas claustrophobe. La deuxième condition, c'est d'être suffisamment costaud pour résister aux très fortes accélérations que subit le corps au décollage de la fusée. Et moi, je suis très costaud : les copains m'appelaient « Big Mac » au collège, car je les dépassais tous d'une tête.

En fait, le métier de cosmonaute n'est pas très compliqué tant qu'on est sur terre. Il suffit de faire du jogging et de la musculation tous les jours, comme n'importe quel sportif, et de s'entraîner à l'apesanteur dans une piscine.

On apprend aussi à se servir de tous les appareils installés dans la capsule où on va vivre dans l'espace. Ce n'est pas plus difficile que d'apprendre à se servir d'une machine à laver ou d'un fer à repasser.

Non, je vous assure, je n'exagère pas : de toute façon, on n'a pas grand chose à faire dans l'espace, à part compter les étoiles par le hublot. Car la plupart des instruments sont contrôlés à distance par l'équipe des ingénieurs au sol, via l'ordinateur de bord. Sinon, on se fait soi-même des prises de sang ou des analyses d'urine qui serviront aux chercheurs.

Moi, j'ai décollé l'année dernière pour une mission de routine : il s'agissait d'aller prendre le relais d'un autre cosmonaute dans une station orbitale habitée, et de poursuivre les expériences en cours, avant de redescendre sur terre.

Sauf que tout ne s'est pas passé comme prévu. Il y a eu comme un grain de sable qui est venu s'insinuer dans le déroulement de la mission.

B-II : Le grain de sable

Le grain de sable est venu de l'ordinateur de bord...

Le début de la mission s'est déroulé comme prévu. Bien arrimé à mon siège, à l'intérieur de ma capsule, j'ai subi sans problème l'accélération de décollage sans même m'évanouir. Les différents étages de la fusée de lancement se sont détachés un à un, et, pour finir, ma petite capsule a rejoint l'orbite prévue.

Avec le peu de carburant disponible, l'équipe au sol est maintenant censée me guider jusqu'à la station orbitale, où je vais vivre six mois environ. Pendant que les messages défilent sur l'écran de l'ordinateur de bord, j'entends les voix résonner dans mon casque :

- « Processus d'approche engagé. »
- « Mise à feu du moteur droit engagée. »
- « Mise à feu du moteur gauche engagée. »

...

Et puis un petit coucou en privé d'un des ingénieurs :

- « T'inquiètes pas Big_Mac : on s'occupe de tout. Ce soir, tu ne dormiras pas dehors. »

...

Et puis plus rien ! Plus rien du tout, ni dans les écouteurs, ni sur l'écran : me voilà perdu tout seul, à trente six mille kilomètres d'altitude. Je secoue cette camelote d'ordinateur. Après tout, on ne sait jamais, c'est peut-être un faux contact : rien à faire.

- « Et M...E !!! »

Je sais ce qui me reste à faire. Le cas de panne de

l'ordinateur de bord a été prévu. A partir de ce moment, je suis censé suivre les consignes du plan « lapin blanc », consignées dans une pochette, sous mon siège, dans la boîte à pharmacie.

Au passage, j'en profite pour avaler une pilule contre la nausée qui me gagne, et je prends connaissance du plan « lapin blanc ».

Vu de loin, les choses paraissent simples : il s'agit dans un premier temps de déterminer la position exacte de la capsule par rapport à la terre. Cette position est fixe, puisque je suis en orbite géostationnaire. Puis, connaissant la position de la station orbitale qui m'est donnée, il ne me reste plus qu'à conduire ma capsule à bon port, comme on prend sa bicyclette pour aller chez le boulanger. Je note une mise en garde importante : si je me loupe, je risque d'épuiser tout le carburant pour rien, et je n'aurais plus que l'énergie solaire pour rejoindre la station, ce qui prendra beaucoup plus de temps. On m'indique que ça me rendrait la vie à bord un peu difficile car, par exemple, ma petite capsule n'est pas équipée de toilettes.

Je me mets au travail sans plus attendre. Je m'empare du compas de marine qui va me permettre de déterminer ma position. Pas de problème, j'ai appris à m'en servir. Par chance, dehors, il fait nuit. Par le hublot, je vise des étoiles fixes, et je consigne les résultats de mes mesures au dos du plan « lapin blanc ».

Voilà, j'ai ce qu'il me faut : avec ça, je peux démarrer ma mobylette spatiale. Me voilà parti ! Je tire des bordées, un peu comme un voilier qui navigue vent debout mais dehors, il ne doit pas y avoir grand vent. De temps à autre, je vérifie ma position.

Au bout d'un moment, je dois me rendre à l'évidence : je me suis paumé !!! Je devrais déjà être en vue de la station orbitale. De toute façon, je suis trop fatigué pour continuer à naviguer à l'aveuglette dans le noir. Je décide de piquer un petit roupillon.

Je me réveille quelques heures plus tard, toujours en

proie à la nausée : je reprends une pilule dans la boîte à pharmacie. Hier, au moment où je me suis arrêté, j'ai calculé que je n'avais plus que deux heures de carburant dans mes réserves. Je reprends mes calculs de position, pour repartir sur de bonnes bases. Mais j'ai toujours été nul en géométrie dans l'espace. Jusqu'à présent, ça ne m'avait pas gêné mais, pour ce coup, ça risque d'avoir des conséquences catastrophiques pour moi. Je me dis qu'à ce moment même, je serais certainement bien mieux dans ma peau à régler la circulation à un carrefour.

J'ai refait mes calculs plusieurs fois et cette fois-ci, je crois que c'est bon. Je remets en marche les moteurs, et je repars à la recherche de ma station d'accueil. Mes réserves de carburant sont presque épuisées quand soudain, hurra ! « Terre », aurait dit Christophe Colomb. Un gros bout de ferraille flottant est en vue. Je m'approche tout doucement afin de ne pas entrer en collision avec la chose.

Voilà le sas d'entrée. C'est bizarre, à l'entraînement ça ne ressemblait pas à ça...

J'ajuste mon casque sur ma tête et j'enclenche le respirateur. J'ouvre le sas de ma capsule et je me retrouve en train de flotter dans l'espace. Je m'amarre à ma capsule par sécurité, et je m'approche en planant du sas de la station. Il y a une petite plaquette métallique avec des inscriptions dessus : bon sang, cette station n'est pas ma station. C'est une station américaine !

B-III : Lola

La porte extérieure du sas s'est ouverte sans problème. Je la referme derrière moi. Je déverrouille maintenant la porte intérieure : S'il y a quelqu'un à l'intérieur, il s'est forcément rendu compte de mon arrivée. Je fais basculer la lourde porte...

Et je tombe nez à nez avec un chimpanzé qui me regarde derrière les barreaux d'une cage !

J'entre dans la station en me cognant au plafond. C'est plutôt grand, en tout cas beaucoup plus grand que ma misérable capsule. Si je dois attendre du secours pour redescendre sur terre, j'y serai certainement mieux installé.

Outre la cage du chimpanzé, il y a une autre cage plus petite, dans laquelle dort un gros chat angora, et un aquarium, avec un poisson rouge. Le chimpanzé est en fait une femelle et, comme le chat, elle est sanglée pour ne pas dériver en apesanteur et se cogner aux barreaux de sa cage. Les américains doivent faire des expériences sur ces animaux. Je n'envie pas leur sort : leur vie dépend de deux tubes à portée de leur bouche, l'un pour absorber de l'eau et l'autre pour leur nourriture en pâte.

Ça me fait penser que si je dois m'installer ici pour un moment, il va falloir que je mange. Je décide de retourner dans ma capsule chercher toutes mes réserves, ainsi que la boîte à pharmacie. J'ai encore la nausée et je ne comprends pas très bien pourquoi : ça ne m'était pas arrivé lors de mes précédentes missions.

A mon retour, le chimpanzé me sourit de toutes ses dents et le chat miaule : les animaux m'ont déjà adopté. Je m'aperçois aussi qu'ils ont un nom, noté sur leur cage et

sur l'aquarium. Les américains ont appelé le chat « Pythagore » et le poisson rouge « Euclide ». La demoiselle chimpanzé, c'est « Lola ».

En revenant, je remarque un détail qui m'avait échappé : un superbe géranium qui pousse sous une large cloche de verre. C'est une autre expérience certainement, car je ne pense pas qu'on l'ait envoyé dans l'espace dans un but décoratif.

Je fouille la station et je trouve de la nourriture : avec ce que j'ai ramené de ma capsule, ça devrait me permettre de tenir un moment. Je découvre aussi un hamac quand j'entends soudain du bruit. C'est Lola qui a mis en marche un téléviseur dont l'écran fait face à sa cage. Je jette un oeil sur l'écran : c'est une vidéo tournée dans la savane avec ses congénères en vedette. Ça doit être pour ne pas qu'elle se sente trop seule.

J'accroche le hamac de façon à faire face au téléviseur, et je m'installe dedans pour regarder le programme un moment. Le temps passe d'une drôle de manière dans l'espace. Je me rends compte, en jetant un coup d'oeil par un hublot, qu'il fait de nouveau nuit. J'ai faim : je mange le contenu d'un tube aromatisé pain saucisson beurre. Lola m'imite et tire de la pâte de son tube.

C'est peut-être le moment de voir s'il y a moyen de contacter la terre avec les engins de la station. Avec un peu de chance, l'ordinateur de bord n'est pas en panne comme le mien. Je déchante : il y a bien des écrans un peu partout, et cinq ou six claviers, mais rien ne se passe quand j'appuie sur les touches. Je me demande s'il ne faut pas les déverrouiller en passant un badge.

En fin de compte, il y en a bien un qui affiche le texte que je tape, mais ça ne m'avance pas à grand chose : j'ai l'impression que c'est une console de jeu destinée à la détente des cosmonautes. Je jurerais que l'un des choix proposé est le jeu du pendu. Moi bêtement, je m'obstine à taper :

« Help » « May-Day » « SOS »

Evidemment, ça ne fait pas avancer mon score et

régulièrement ce pseudo-ordinateur m'annonce que j'ai perdu.

« Game Over »

« Play again : Y/N _ »

Est-ce que mon équipe d'ingénieurs au sol a suivi ma trace jusqu'ici ? Sinon, quand les américains ont-ils prévus de faire redescendre sur terre mes pauvres compagnons d'infortune ? Et si ces animaux étaient d'avance condamnés à mourir dans l'espace ?

Pour éviter de me poser trop de questions, je joue un moment au pendu sur la console de jeu, puis je rejoins mon hamac. Tout le monde est déjà endormi à bord. Le temps est déjà long à passer : j'espère que je ne vais pas me mettre à faire de l'insomnie.

Par le hublot, j'aperçois les étoiles qui brillent de tout leur feu. Le feuillage du géranium luit dans l'obscurité.

B-IV : Vie au long cours

Ca fait maintenant un mois que je partage ma vie à bord de cette fichue station avec mes trois compagnons cosmonautes. Dès le deuxième jour, j'ai eu une bonne surprise : Lola dispose en fait de trois bandes pour se distraire. La première, je l'ai vue à mon arrivée. C'est celle qui montre une troupe de chimpanzés s'ébattant dans la savane.

La deuxième m'a fait beaucoup d'effet. C'est une bande présentant un fameux soliste en train de jouer les suites pour violoncelle de Bach. J'ai été ému jusqu'aux larmes. Et pour cause, je joue moi-même du violoncelle à mes heures perdues, là-bas, sur terre, et les suites de Bach sont mes morceaux favoris.

Lola est réglée comme une horloge. Tous les après-midi, elle nous met le musicien et le soir, ses collègues chimpanzés : ça doit l'aider à trouver le sommeil. Le matin est réservé pour le troisième programme. C'est un dessin animé américain assez débile, qui met en scène un ordinateur doué de conscience et de parole et n'en fait qu'à sa tête : c'est « Robert The Computer ».

Si je pouvais avoir un ordinateur comme ça, je m'ennuierais moins qu'avec ma misérable console de jeu, tout juste bonne à me proposer des parties de pendu. Il y a bien un deuxième jeu que j'ai fini par identifier : c'est le jeu de marabout_bout de ficelle, auquel les enfants jouent chez nous. Mais malheureusement, mon anglais n'est pas suffisamment étoffé et je me retrouve bloqué devant des mots que je ne connais pas.

En farfouillant dans les recoins de la station, j'ai

aussi trouvé un vieux Playboy datant d'il y a dix ans. Ça m'a rappelé le plan d'urgence « lapin blanc », que j'ai suivi à la lettre et qui m'a mené jusqu'ici : drôle de coïncidence à laquelle je pense chaque fois que je vois le logo en forme de lapin blanc sur la couverture.

J'ai aussi découvert une fiole de whisky, dont j'use avec parcimonie. De toute façon, étant donné les conditions extrêmes dans lesquelles je me trouve, une gorgée suffit à me retourner. L'autre soir, j'ai même tendu la fiole à Lola qui en a pris une petite lampée, après avoir longuement humé le goulot. Après ça, elle était complètement saouïe. Je mettrais ma main au feu qu'elle chantait et riait dans sa langue natale.

D'ailleurs, de plus en plus souvent, j'ai l'impression que mes compagnons s'adressent à moi. Car ils sont loin de rester silencieux, comme on pourrait l'imaginer. Pythagore me répond par des miaulements, quand je m'adresse à lui, mais reste silencieux quand je parle à Lola. Même Euclide, le poisson rouge, me semble doué de conscience et d'intelligence, par moment. En revanche, son vocabulaire me semble plus limité : ses lâchers de bulles sporadiques me font penser à des rots.

De temps en temps, je libère mes deux compagnons à poils de leurs entraves, pour leur faire goûter les joies de l'apesanteur. La première fois, ils ont semblé plutôt effrayés et j'ai dû rapidement les ramener à leur cage et puis, finalement, ils semblent y avoir pris goût.

Je ne sais pas quel genre d'expériences les américains mènent sur mes copains, mais moi je la trouve bien sympathique, ma petite ménagerie. Je me serais sacrément ennuyé sans eux !

Le géranium est en bouton : il ne devrait pas tarder à fleurir.

B-V : Les envahisseurs

C'est mon anniversaire aujourd'hui : j'atteinds mes trente trois ans. C'est bientôt l'âge de la retraite pour un cosmonaute. D'autant plus qu'on va certainement me ramoner à mon retour sur terre, pour m'être trompé de station orbitale. Si ça se trouve, ça va même créer un incident diplomatique avec les américains. Car après tout, je mets peut-être le bazar dans leurs petites expériences sur les animaux.

Ca va faire trois mois jour pour jour que je suis arrivé ici. Ca fait une deuxième raison de fêter ça. Pour la circonstance, j'ai réservé les trois dernières gorgées de ma fiole de whisky. Aujourd'hui, c'est fête !

Comme je suis galant, je commence par demander à Lola si elle veut trinquer avec moi :

-« Bien sûr ! » me répond-elle.

C'est comme ça depuis un moment : je parle à Lola et elle me répond. Pythagore aussi discute avec moi. Il n'y a qu'Euclide qui n'a pas beaucoup de conversation. De toute façon, depuis que je suis tout petit, je n'ai jamais tellement aimé le poisson. Les amis m'ont souvent invité à les accompagner à la pêche, mais j'ai toujours refusé.

Si mes comptes sont exacts, on est dimanche aujourd'hui. Lola m'a redonné la flasque : je bois une gorgée puis je vais jusqu'au garde-manger. Il est près de midi et j'ai faim. Il ne reste plus de rations aux saveurs de par chez nous. Je suis obligé de manger au goût américain : ça n'est pas toujours génial. Pour ne pas gâcher ma petite fête par un choix incertain, je table sur une valeur sûre : je prends un tube au goût big mac.

Je l'avale tout entier, après quoi je finis ma flasque de whisky d'un seul trait. En quelques instants, me voilà complètement ivre. Lola aussi est pompette. Elle me

regarde en ricanant et je l'entends qui me mets en garde :

-« Tu vas voir des éléphants roses Pierrot ! »

Nous éclatons de rire et notre hilarité se prolonge dix bonnes minutes. Lola a vraiment beaucoup d'humour.

Tout à coup, j'entends des coups sourds contre la coque de la station :

-« Tiens ! Qu'est-ce que c'est ? »

-« Je t'avais prévenu Pierrot : ce sont les éléphants roses qui arrivent. »

-« C'est pas vrai ! Lola, on vient nous chercher pour nous ramener sur terre. »

-« Pas du tout Pierrot : puisque je te dis que ce sont les éléphants roses ! »

Je quitte mon hamac pour aller regarder dehors par un hublot. A côté de ma petite capsule, un autre engin volant est stationné. D'emblée, il y a deux choses qui me choquent. L'engin ressemble comme deux gouttes d'eau aux soucoupes volantes des dessins animés et il est de couleur rose.

En me tordant le cou, je peux voir deux formes évoluer en apesanteur à proximité du sas de la station : pour des cosmonautes, ils ont l'air franchement volumineux. La porte extérieure du sas s'ouvre puis, quelques instants plus tard, la porte intérieure. Les deux cosmonautes pénètrent dans la station en voletant. Le moment est intense ! Les voilà qui quittent leur casque...

Lola avait raison : ce sont bien des éléphants roses ! Je suis ébahi. Si je n'étais pas en apesanteur, je tomberais sur le cul.

-« Bonjour Pierre Bosse. Bonjour Lola. »

Tiens, ils connaissent mon nom et ils connaissent Lola !?

-« A qui ai-je l'honneur ? »

-« Emile Trompette et voici mon épouse Emilie. »

Emilie me fait un sourire avec sa trompe. Emile et Emilie Trompette : des E.T, des envahisseurs. Si j'avais été

dans ma station orbitale, j'aurais peut-être dû engager les hostilités. Mais là, c'est l'espace de souveraineté américain qui est violé. Qui plus est, je n'ai pas d'arme. Je pourrais leur balancer le pot de géranium à la figure, mais ils sont deux et il n'y a qu'un seul pot.

-« Alors, on fait comme on a dit ? »

Je ne vois pas ce qu'il veut dire, mais j'acquiesce, car je ne veux pas le froisser.

Voilà, la nuit tombe. Je suis dans mon hamac, mais il y a maintenant deux autres hamacs dans la station. Les E.T se sont installés chez nous. Madame est repartie vers l'engin spatial pour chercher deux grosses valises, pleines de nourriture. J'ai mangé avec eux : leurs tubes ne sont pas mauvais. Et puis, ils ont aussi amené du whisky-coca. Ça tombe vraiment bien puisque je venais de finir ma petite fiole. Nous avons regardé la télévision de Lola tous ensemble, tout l'après-midi, sans échanger un mot. Les nouveaux locataires ne sont pas très causants.

Ils ont aussi ramené un drôle d'objet, qui flotte en l'air, au beau milieu de la station. J'ai demandé comment ça s'appelait. Emile m'a répondu :

-« C'est le Schpountz, pardi ! »

J'ai du mal à m'endormir car les E.T ronflent bruyamment. Et puis, il y aussi le Schpountz qui émet une faible clarté bleutée, menaçante...

B-VI : Retour sur terre

Les E.T sont là depuis un mois maintenant. Je ne supporte plus le Schpountz. Il m'empêche de trouver le sommeil et a complètement envahi mes pensées. Chaque fois que j'en ai parlé aux E.T, ils ont pouffé de rire.

Pour échapper un moment à sa présence oppressante, je suis sorti dans l'espace et j'en ai profité pour aller visiter le vaisseau des E.T. L'ordinateur de bord n'était pas verrouillé, et en cherchant un petit moment, j'ai trouvé le moyen d'entrer en contact avec la terre : j'ai envoyé un signal de détresse. Mieux, le vaisseau est équipé d'une capsule autonome, qui doit me permettre de retourner sur terre.

J'ai décidé de partir cette nuit. Il était temps, je crois bien que le Schpountz allait me rendre complètement fou. Mes copains les animaux sont endormis et j'entends les ronflements de Monsieur et Madame E.T. Le géranium a fleuri aujourd'hui : je vois ça comme un signe de bon augure.

J'ai franchi le sas et je me dirige en voletant vers le vaisseau E.T. Sur l'écran de l'ordinateur de bord, mon S.O.S défile en continu. Ça fait une semaine que j'ai commencé l'émission. Avec un peu de chance, il aura été reçu et on m'attendra, en bas, sur terre.

Je m'installe dans la capsule de retour. Je n'ai pas trop de mal à me figurer comment la piloter : les commandes ressemblent à celles de la capsule qui m'a mené jusqu'à cette foutue station orbitale.

La capsule s'est détachée du vaisseau dans un bruit sourd. Mon point de chute prévu se situe en mer Méditerranée, à quelques kilomètres de Marseille. Je vais amerrir de nuit mais, de toute façon, même si aucun navire ne se présente au point de chute, j'ai un canot de secours gonflable.

La capsule accélère : je suis collé à mon siège et je sens la température s'élever. Je transpire. Soudain, c'est le choc : la capsule a touché l'eau. Ma descente n'aura duré que quelques minutes.

Je n'ai même pas eu besoin de manoeuvrer la porte de la capsule, ni de me servir de mon canot. J'étais attendu par un navire de la marine nationale. On m'a extrait de la capsule et on m'a ramené à bord. A aucun moment, je n'ai perdu conscience.

Je suis allongé sur une couchette dans une vaste cabine où deux infirmiers s'affairent autour de moi. On me met sous perfusion et on me fait une prise de sang. Un docteur entre et s'approche de moi.

Il me pose des questions sur ma mission. Je lui raconte tout : de l'erreur de navigation qui m'a mené jusqu'à la station américaine, en passant par les soirées avec Lola, Pythagore et Euclide, jusqu'à l'invasion des E.T avec leur foutu Schpountz.

-« Le Schpountz, dites-vous ? »

-« Oui, le Schpountz ! »

-« Pourquoi pas UN Schpountz ? Pourquoi LE Schpountz ? »

-« Ça, il faut le demander aux E.T. »

Il n'insiste pas et me quitte en me disant :

-« Bien : Capitaine Bosse, il va falloir vous reposer un petit moment. Vous m'avez l'air d'avoir été assez secoué par votre aventure. »

Arrivé au port, on me transporte en civière jusqu'à une ambulance. On m'a fait une injection de ce que j'imagine être un calmant, car je sombre dans l'inconscience, peu

après avoir été installé dans l'ambulance.

Je me réveille un jour dans une chambre d'hôpital à peu près vide, si ce n'est une petite armoire. Je suis toujours sous perfusion, et j'ai un masque à oxygène sur le nez. Sur la table de chevet, j'aperçois un superbe géranium, tout en fleur. Dehors, la nuit tombe et la lune est déjà levée, au premier croissant.

Compilation n°3

C-I : Big Mac

Je suis gendarme...

Eh, pas de panique : je suis un gendarme cool !

D'ailleurs, quand j'étais petit, je voulais être cosmonaute ou prof de math. Je n'ai pas pu être cosmonaute car j'ai le mal des transports. C'est pour ça que je ne vais jamais en mission avec les collègues : j'assure l'accueil au poste, ou je fais la circulation aux carrefours. Je fais aussi le planton pour le commandant de l'unité.

Je n'ai pas pu être prof de math, comme mon père, parce que je suis allergique aux enfants : ça me fait éternuer. Non, en fait je plaisante : ça vient de ce que j'ai eu beaucoup de mal à décrocher mon baccalauréat. Je m'y suis repris à trois fois et après ça, je ne me sentais pas trop d'attaque pour poursuivre mes études.

Je m'appelle Pierre Bosse mais mes collègues m'appellent « Big Mac », parce que je suis bien enveloppé. En trois mots, je suis un grand gars mou. Même quand je me mets au garde-à-vous, j'ai l'air d'une chiffonnette. Mais j'ai de la chance car j'ai une tête qui plait plutôt aux filles. Pendant un moment j'ai eu une copine qui m'appelait « nounours ».

Même si les gars se moquent un peu de moi, ils ne sont pas trop méchants, car ils savent que je suis au courant de tout ce qui se passe dans l'unité, passant la plupart de mon temps de service dans les locaux.

J'ai trente-trois ans et j'habite toujours chez mes

parents. Ça vient de ce que leur maison est à deux pas de la caserne : j'ai pu obtenir une dérogation. Mes parents sont à la retraite, mais nous ne nous gêmons pas dans notre vie respective. Ils passent le plus clair de leur temps à regarder la télévision, confortablement installés dans leur canapé au cuir pleine fleur. Le manque d'exercice leur a fait prendre un peu d'embonpoint, et on peut dire qu'ils sont « gros ». Il faut dire aussi que ma mère fait bien la cuisine.

Mes parents ont un chat et un poisson rouge. Mon père, toujours facétieux, a appelé le chat « Pythagore » et le poisson « Euclide », en souvenir de sa carrière dans l'éducation nationale, sans doute.

Moi, je passe mes heures libres dans ma grande chambre, à l'étage, où j'ai installé mon ordinateur. Je vis seul, pour le moment, mais ça n'a pas toujours été le cas. Mes parents ont déjà accueilli l'une ou l'autre de mes copines sous leur toit, sans que ça pose le moindre problème.

Enfin, c'était comme ça que ça se passait habituellement. Mais l'an dernier, ça ne s'est pas passé comme d'habitude. Un grain de sable est venu se mettre dans cette belle mécanique familiale.

C-II : Le grain de sable

Non non, le grain de sable n'est pas venu de mon ordinateur. Il est venu avec l'entrée de Lola dans ma vie. J'ai rencontré Lola à un concert.

Je suis mélomane et j'adore la musique baroque. Ce soir, au programme, il y a notamment les suites pour violoncelle de Bach : ça promet d'être un vrai moment de bonheur. Je remarque Lola en faisant la queue pour entrer dans la salle de concert. Elle est juste devant moi et ne m'a pas remarqué. Son ticket à la main, elle essaie de ne pas se faire écraser.

C'est une jeune femme, petite, aux traits fins, d'origine eurasienne, aux cheveux noir jais tirés en queue de cheval. Nous sommes en plein mois de juillet et il fait doux ce soir. Lola porte un chemisier blanc et une jupe courte très élégante.

Soudain, un mouvement de recul de la foule la fait trébucher en arrière, et elle atterrit dans mes bras :

- « Oh, excusez-moi Monsieur ! »
- « Il n'y a pas de mal, Mademoiselle. »
- « Il y a beaucoup de monde ce soir. »
- « Oui, et pas mal de bousculade. »

Nous finissons par passer le point de contrôle des billets et il se trouve que nous prenons le même chemin : en fait, nos billets correspondent à des places contiguës. Nous voilà maintenant assis côte à côte et j'engage la conversation avec elle. J'apprends qu'elle étudie le violoncelle au conservatoire et qu'elle est

venue ce soir pour entendre les suites de Bach. Quelle coïncidence !

Le concert est de très bonne qualité et le public ne cache pas son enthousiasme. A la sortie, j'invite Lola à prendre un verre et nous poursuivons notre conversation dans un café. Elle prend une menthe à l'eau et je l'accompagne avec un demi. Nous sympathisons...

Lola et moi, nous profitons de l'été pour faire des sorties ensemble. Nous devenons amants et au moment de la rentrée au conservatoire, je lui propose de venir habiter chez moi : ça tombe à pic pour elle, car son bail se termine fin septembre et elle doit trouver un nouveau logement.

Elle arrive à la maison un dimanche matin pour s'installer à la maison, avec une grande valise, son étui à violoncelle et un géranium aux fleurs déjà fanées. Lola est une originale : son géranium est une sorte d'animal de compagnie pour elle. Elle l'a baptisé Robert !

Nous profitons en toute liberté de la maison car mes parents, comme à leur habitude, sont partis profiter de l'arrière-saison en pays niçois, où ils ont une maison de campagne. Lola a l'habitude de se promener nue à toute heure. Je l'écoute des heures jouer de son violoncelle, nue : plaisir des yeux, plaisir de l'ouïe.

Malheureusement, Lola n'a pas que des bonnes habitudes. Un dimanche après-midi, elle nous prépare une tisane.
-« C'est une recette de ma grand-mère. » me dit-elle.

Quelques minutes après avoir bu une tasse de sa tisane, je me sens complètement euphorique et je me mets à rire hors de propos. Je plane.

Après plusieurs tasses de sa mixture, je suis complètement sur une autre planète. Elle s'est mise à jouer du violoncelle. Je l'écoute mais, une fois n'est pas coutume, j'allume en même temps la télévision. Je tombe sur un documentaire sur les chimpanzés. Je regarde un moment puis je zappe, tout en finissant une tasse de sa tisane infernale. Et là, tout se gâte : je suis saisi

de terribles hallucinations.

A la télévision, les humains se sont transformés en chimpanzés. Je reconnais bien leur forme humaine mais, par dessus tout, je suis persuadé de voir des chimpanzés. Je regarde Lola jouer du violoncelle dans un fauteuil et là encore, je vois une femelle chimpanzé. Je décide d'aller relever mon courrier sur mon ordinateur pour me changer les idées.

-« A tout de suite Lola, je reviens ! »

Je monte dans ma chambre et je me rappelle que je suis déjà monté tout à l'heure. Je me demande ce que j'ai bien pu faire sous l'emprise de cette satanée tisane : mon écran est noir, avec un petit message, en haut à gauche :
« Votre ordinateur est infecté par le virus white_Rabbit
- »

Qu'est-ce que c'est que ça : le virus « lapin blanc » ? Jamais entendu parler. J'entends la sonnette de la porte d'entrée. Je regarde par la fenêtre et je vois la voiture de mes parents, dans l'allée. Je passe un jogging en vitesse et je descends ouvrir. Je m'apprête à dire :

-« Bonsoir papa, bonsoir maman. »

Mais quand j'ouvre la porte, je tombe nez à nez avec deux éléphants roses qui portent des valises.

-« Bonsoir fiston ! »

Les éléphants posent leur valise dans le couloir et vont s'installer dans le canapé. Sur son fauteuil, le chimpanzé continue à jouer du violoncelle. A l'arrivée des nouveaux venus, le chat Pythagore fait son apparition en miaulant :

-« salut les gros ! »

L'un des éléphants sort un objet de sa poche et va le poser sur la télévision : mon Dieu ! Le Schpountz !!! L'angoisse me noue les tripes : je vais vomir dans les toilettes.

Quand je reviens dans le salon, les éléphants et le chimpanzé se tordent de rire. Le Schpountz émet une lueur

bleutée vénéneuse. A la fenêtre, un géranium prénommé Robert finit de perdre ses fleurs fanées.

C-III

Je me réveille dans une chambre vide, une chambre d'hôpital. Les carreaux en verre dépoli de la fenêtre laissent entrer une lumière grise. J'ai mal à la saignée du bras gauche et j'y sens la présence d'un pansement : on a dû me faire une injection.

II : Matinée

Le professeur Robert Bosse ressentit une certaine lassitude au réveil, ce matin là : il n'avait pas envie de se lever. Depuis plusieurs semaines maintenant, il se heurtait au problème du « Schpountz » dans ses recherches.

Avec des collègues, il avait développé et implanté sur le super ordinateur de la fac un algorithme complexe, censé produire des textes cohérents et intelligibles par une personne humaine, à partir d'un ensemble de données factuelles. En clair, on fournissait à l'ordinateur les briques élémentaires à partir desquelles celui-ci développait une histoire originale les reprenant.

Pour donner un exemple, en soumettant à l'ordinateur les mots « rose », « jardinier » et « sécateur », le programme pouvait fournir un texte disant :

« le jardinier a coupé une rose avec son sécateur »

ou encore « le jardinier s'est blessé en coupant une rose avec son sécateur »

Au début, tout avait bien fonctionné. Au fur et à mesure qu'on avait augmenté la liste des données fournies à l'ordinateur, celui-ci avait été capable de créer des histoires de plus en plus complexes, toujours cohérentes.

Mais un jour, le « Schpountz » était apparu et depuis ce jour là, toutes les histoires compilées pendant la nuit finissaient invariablement par l'évocation du « Schpountz » et de la folie. Et au matin, quand le professeur Robert Bosse lisait ces histoires, il ne pouvait que constater que ses recherches aboutissaient à une impasse.

Il lut et relut les trois histoires de Pierre Bosse, qu'avait produites le super ordinateur pendant la nuit, à la recherche d'un point d'appui, d'une solution au problème du Schpountz qui apparaissait dans les trois compilations. Et puis, tout à coup, il eut soudain une idée qu'il qualifia lui-même de géniale en son for intérieur.

Il ne la mit pas immédiatement à exécution. Il voulait savourer le moment où il la mettrait en oeuvre. Il descendit préparer le repas de midi pour Emilie et Lola. On était mercredi et elles déjeuneraient avec lui. Il prépara un steak frites. Il se sentait bien.

-« Hum ! Ca sent bon papa ! »

Il embrassa sa fille et sa femme et bavarda tranquillement avec elles pendant le repas, sans leur faire part de sa superbe idée. Il ne s'était jamais senti aussi bien depuis de longues semaines.

En début d'après-midi, Emilie partit faire des courses pendant que Lola s'installait sur la balançoire. Il monta jusqu'à son bureau et lança la procédure de saisie des données pour le super calculateur.

Il entra simplement « Schpountz » dans la liste, et il lança la compilation. Puis il descendit rejoindre Lola dans le jardin et la balança tout l'après-midi : Lola ne se lassait jamais d'être balancée.

III : fin de chantier

L'ambulance arriva vers dix-huit heures. A dix-neuf, le professeur Bosse avait rejoint l'hôpital psychiatrique. La fourrière vint chercher Lola, le chimpanzé femelle avec qui il vivait seul, depuis la mort de sa femme et de sa fille dans un accident de voiture dont il était responsable, pour avoir conduit sous l'effet de l'alcool. Lola fut confiée à un zoo. L'un des voisins recueillit le chat, un autre le poisson rouge.

L'équipe de nettoyage mit deux jours pour débarrasser la maison des ordures ménagères qui l'encombraient. L'un des employés de nettoyage jeta un oeil distrait sur l'ordinateur du professeur Bosse, avant de l'éteindre.

L'économiseur d'écran diffusait le message en relief suivant :

« Compilation n°1 : Ceci n'est pas le Schpountz »



Ceci n'est pas Le Schpountz !